

Rédemption.

De l'usage du bien
et du mal

Hervé Thro

*1- De la rencontre
inopinée entre un homme
et une femme.*

- Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je partage votre table ? Le restaurant est bondé, il n'y a plus une seule place libre.

Le jeune homme leva les yeux de son assiette. Le filet de turbot nageait dans une sauce pas assez épicée à son goût. L'accompagnement, des épinards et l'éternel pavé de riz, semblait en revanche être cuit à point. Le cadre était romantique et le

service agréable. Tout se jouerait au dessert. Il avait jeté un regard de biais sur la carte au moment du difficile choix entre le turbot sauce Normande et la dorade à l'américaine - il se méfiait systématiquement de tout ce qui faisait référence à l'Amérique, y compris sur les menus de restaurants trop prétentieux pour être honnêtes, du moins pour proposer de bons aliments parfaitement préparés - : la tarte normande faisait concurrence à une crème brûlée assortie de cranberries et une mousse au trois chocolats. Le reste ne valait même pas le soin de lire la prose alambiquée qu'est l'apanage des établissements qui veulent péter

plus haut que leur cul, selon l'expression consacrée.

Sitôt installé à une table de restaurant, il commençait par détailler le menu par le final. Il avait une passion pour les desserts. Entremets, tartes, gâteaux divers, salades de fruits, simples biscuits ou compositions recherchées, le sucré était son péché mignon à la condition apparemment paradoxale que le sucre ne submerge pas trop le vrai goût des choses douces. Il recherchait, souvent en vain dans ce monde trop surfait qui déteignait jusque sur la cuisine, la simplicité de vieilles recettes oubliées ; une grand-mère en tablier de cuisine à carreaux

penchée sur une pâte bien moelleuse, un rouleau de pâtisserie à la main tandis que s'élevaient des relents de cannelle de l'antique four à bois.

Le restaurant était parfaitement désert, si l'on exceptait une table retirée où un vieux couple continuait à se regarder les yeux dans les yeux tout en mâchonnant une autre spécialité de la mer, servie avec son cortège accompagnateur - toujours les mêmes épinards et le pavé de riz, parfois des dés de carotte et quelques tranches de tomates saisies au barbecue qui leur donnaient l'apparence d'un steak saignant.

L'unique serveuse, sûrement une cousine du propriétaire, peut-être sa fille, patientait dans un coin du bar : un comptoir en chêne pas plus long qu'une limousine Hollywoodienne qui jouxtait la porte donnant accès aux cuisines d'où plus aucun bruit de cuisson ne parvenait maintenant. Il était clair qu'aucune réservation n'était prévue pour ce midi. Il était d'ailleurs quasiment treize heures trente. Un peu tard pour déjeuner dans cette bourgade de la côte d'Opale à la morte saison.

Les tables, désertées, tendaient leurs nappes immaculées comme des robes de premières communiantes. Sur chacune d'elles, les couverts étaient

dressés, prêts à accueillir des clients qui ne viendraient plus. Lorsqu'il s'était installé à la table pour deux qui donnait sur la baie vitrée où le crachin ensorcelait la rue pavée du vieux bourg de ce village typique, on avait aussitôt ôté les assiettes, verres et couverts de représentation pour les remplacer par leurs jumeaux. Ce n'était qu'une apparence. Une particularité des lieux. Une singularité commerciale. Une façon de conjurer le sort, peut-être.

Pour être vraiment sûr, il tourna la tête de gauche à droite, puis de droite à gauche. Une quinzaine de tables attendaient des clients qui avaient surement mieux à

faire que venir déjeuner dans ce trou perdu pour une quarantaine d'euros, vins compris.

Alors, il la détailla.

Elle portait une robe bleue clair surmontée d'un petit blouson de toile bleu marine qui descendait jusqu'aux côtes. Ses cheveux, couleur blé provençal, étaient retenus par deux épingles, comme deux aiguilles à tricoter croisés dans un chignon délibérément mal fait. Des mèches s'échappaient le long d'oreilles nues : pas de boucles, de diamant ou, pire, ces perchoirs à oiseaux que les andalouses aiment tant à orner leurs lobes. Un bon point : il fuyait les colifichets, les

bracelets, les colliers. Il ne portait même pas de montre.

Il s'attarda enfin sur le visage souriant de celle qui connaît son charme mais n'en abuse pas. Des traits fins. Un front haut, mais pas trop. Un menton marqué, mais pas trop. Des pommettes saillantes, mais pas trop. Un nez droit, mais pas trop. Un regard espiègle... pas trop.

Il se leva selon l'usage et esquissa le geste de lui offrir une chaise, mais elle s'était déjà installée sans attendre un geste de galanterie d'un autre âge.

Son sourire s'élargit sur des dents parfaites, juste les incisives

un peu trop pointues, signe d'ambition ?

Il lui rendit son sourire dans les mêmes proportions, à part les incisives qu'il avait moins prononcées.

Il abonda dans la plaisanterie en lançant d'une voix étouffée :

- C'est le problème classique des intersaisons. Parfois, on se fait surprendre par une affluence des grands jours sans qu'aucun signe ne l'ait laissé prévoir.

Le sourire de la fille disparut aussitôt et, dans le plus grand sérieux, elle répondit :

- Je suis désolée, mais je n'aime pas déjeuner seule.

Il la regardait comme on observe un animal sauvage qui ne s'enfuirait pas devant l'approche humaine.

- Je vous en prie. C'est tout naturel. Pour ma part, je trouve qu'une salle de restaurant composée de solitaires qui font semblant de s'éviter du regard est d'un sinistre intolérable.

La glace était rompue.

Il attendit que le plat qu'elle avait commandé - une poêlée d'écrevisses aux algues marines - fut servi pour continuer à dépecer son turbot.

- Je vous en prie, mangez ! Ne m'attendez pas, cela va refroidir.

Il lui sourit. Chaud, c'était acceptable sans plus. Peut-être que tiède, cela délivrerait des saveurs cachées. Et froid, cela atteindrait à la perfection que l'on pouvait attendre de cet établissement, qui sait ? Du moins, la devanture lui avait-elle fait bonne impression. Les vitres aux petits carreaux, la lourde porte en chêne massif, l'enseigne (une vieille marmite) ballotée juste au dessus, jusqu'au chat se prélassant derrière les carreaux. Ces animaux, créatures d'essence divine, savent les bonnes places, tendrement chaudes et où le ravitaillement est abondant et de qualité. Il faut croire que le matou se trompait également.

- Je ne veux pas être indiscreète, mais qu'est-ce qui vous amène dans ce village typique de la côte normande quand tous les touristes du monde entier ont déserté l'endroit ?

Il prit un air détaché, sourit à peine et prononça d'une voix posée :

- Justement, parce que tout le monde s'est enfui, peut-être.

Elle le toisa de son regard de panthère.

- Bonne réponse. Je déteste l'affluence.

Il rebondit aussitôt. L'échange était lancé.

- Mais vous détestez aussi déjeuner seule.

Elle encaissa la remarque pour rétorquer du tac au tac.

- Cela n'est pas incompatible. Je dirais même que cela va de pair. Lorsqu'on fuit la foule, on aime se réfugier auprès d'individualités de qualité.

Sa manière de s'exprimer lui plaisait. Individualités de qualité. Qui, de nos jours, emploie de telles associations de mots ? Il faut bien reconnaître que sa plastique ne lui était pas indifférente. Un corps élancé, aux proportions quasi parfaites, si tant que la perfection peut exister en ce bas monde. Ce n'est que la

somme de détails bien subjectifs, une équation aux multiples inconnues qui explique certainement cette propension à vouloir se rapprocher d'un tel résultat, de s'y frotter, de s'y noyer et, dans quelques cas désespérés, de s'y perdre.

- Sans vouloir être indiscrete, puis-je savoir la raison qui vous amène à arpenter ces lieux délaissés par le commun des mortels les deux tiers de l'année ?

Lorsqu'elle s'exprimait, une petite fossette naissait au coin supérieur droit de ses lèvres. Cela ajoutait à son charme naturel et il se fit la remarque que, de ces petits riens, ces

infimes détails que seuls les cœurs sensibles peuvent déceler, peut naître le sentiment amoureux. Cela ne tient à pas grand-chose. Mais il n'en était pas encore arrivé là.

- Rassurez-vous, ce n'est pas par goût que j'arpente la campagne normande au moment de la Toussaint. Il s'agit tout simplement d'un déplacement purement professionnel.

Elle l'écoutait avec une attention qu'on ne retrouve plus guère chez les jeunes filles d'aujourd'hui. Qu'on ne retrouve d'ailleurs pas davantage chez la majorité des gens, trop occupés par mille distractions, à commencer par cet objet plat à

écran qui tient dans la main et accapare l'attention mieux qu'une ampoule peut attirer et rendre folle une mouche. Trop habitués à zapper, à l'impatience d'une société qui va trop vite, l'humain du vingt et unième siècle ne sait plus se reposer, simplement contempler ou encore écouter ce qu'on a à lui dire. Elle avait cette qualité. C'était appréciable.

- Si j'étais grossier, je pourrais vous retourner la question.

Elle marqua un temps, sourit d'un air indulgent, sans reproche aucun.

- Mais vous ne n'êtes pas. Je veux dire, grossier.

Elle laissa un silence, suggérant qu'elle n'en dirait pas plus, que le sujet était clos. Défense d'entrer. Puis, avec un léger sourire accompagnant cette infime mystification, elle enchaina.

- Oh, vous savez, moi ce n'est pas pareil. Je vais, je viens. Je n'ai jamais participé à cette course à l'ambition qui est l'apanage de la société moderne. C'est bien souvent le hasard qui guide mes pas. Parfois, un coup de tête.

Décidément cette donzelle lui plaisait de plus en plus. Il se cala dans le dossier de sa chaise comme s'il désirait savourer un bon Havane. Mais il ne fumait pas. Il n'avait jamais attrapé ce vice-là.

- Et là, c'est le hasard ou un coup de tête ?

Elle avança son visage et le regarda au fond de son âme.

- Peut-être les deux. Qui sait ?

Finalement il opta pour la tarte aux pommes caramélisée. Après tout, on était au cœur de la Normandie et parfois les lieux communs ont du bon. Il ne fut qu'au tiers déçu. Elle avait commandé un sorbet vanille/mangue/papaye qui se révéla de bonne facture. Ils piochaient à tour de rôle dans leurs assiettes à dessert respectives.

La glace était rompue. Ils sortirent du restaurant ensemble.

Roulèrent dans la campagne sous un soleil qui jouait à cache-cache derrière d'épais nuages qui prenaient de temps en temps l'aspect de repoussants trolls ou de gnomes répugnants.

Elle lui proposa un chewing-gum mentholé. Il refusa poliment. Un carré de chocolat parfumé à la truffe, alors ? Il hocha la tête, ouvrit la bouche et, de ses doigts délicats, elle lui enfourna la petite douceur. Il n'osa pas refermer ses lèvres sur le pouce et l'index de la belle inconnue. Pas encore. Trop tôt.

Ils n'avaient pas traversé deux villages où les maisons semblaient vouloir empiéter sur la chaussée à la façon qu'ont les

supporters du Tour de France dans la montée des cols qu'il sentit une sorte de lourdeur dans ses épaules.

Cela commença par la nuque qui de raidit, puis des fourmillements dans les avant bras et enfin une perte de l'attention, les yeux qui picotent et la tête lourde. Il tenait toujours le volant à deux mains comme un apprenti conducteur. Il n'avait jamais attrapé ce tic de laisser un bras par-dessus la vitre ou encore la main sur le levier de vitesse.

- Il faut que je m'arrête un instant. J'ai un coup de barre.

Il stoppa dans le premier chemin agricole venu.

L'instant d'après, il se réveilla au pied d'un orme centenaire qui faisait vibrer ses dernières feuilles au petit vent automnal qui l'avait tiré de ses songes. Des rêves baignés d'une sensualité toute nouvelle. L'inconnue n'y était pas étrangère. On peut même affirmer sans risque de se tromper qu'elle était au centre de ces rêveries d'îles lointaines, de carnivals colorés et bruyants, de plages désertes, de palmiers penchés et d'une curieuse sensation de douceur. Le soleil sur la peau, des caresses dans ses cheveux. Le paradis, quoi.

En pareilles occasions, le réveil peut se révéler difficile. Plus encore quand on s'aperçoit de

l'état de dénuement total dans lequel on se trouve.

Au pied de cet orme séculaire, il était en effet complètement nu. Tous ses effets avaient disparus, à commencer par la berline qu'il avait loué pour cette escapade normande.

Il se souvint alors du carré de chocolat au goût de truffe qui devait assurément masquer celui d'un puissant somnifère.

C'est à ce moment là qu'une voiture de patrouille de la gendarmerie nationale débarqua.

Et il ne savait même pas le nom de sa détrousseuse.

2- Des horaires d'ouverture du bureau de poste et de ses conséquences

Il est des situations burlesques dans lesquelles on se retrouve parfois sans en comprendre la raison.

Enveloppé d'une couverture de survie pour seul vêtement, mal assis sur un banc en bois, encore grelottant et interrogé par un inspecteur de police suspicieux,

telle était la scène dont se serait bien passé notre personnage.

Cela avait mal commencé quand un des deux représentants de l'ordre public lui avait demandé ses papiers. Ce n'était pas de l'humour. Juste la procédure. Vous vous retrouvez nu comme un ver en pleine nature et un policier assermenté vous demande vos papiers. Normal.

Cela avait empiré sur le chemin du poste de police local. D'après sa couleur de peau, les fonctionnaires de l'état échafaudaient des hypothèses plus ou moins incongrues, allant du simple vagabondage jusqu'à la filière migratoire.

Sa nationalité ? Française. Ce qui fit sourire en coin les deux gendarmes.

Son nom ? Sébastien Mansuy. De mieux en mieux. Bientôt ils allaient croire qu'il se moquait de leur personne et, par là, de la République Française. Il y a des choses auxquelles on ne touche pas, même par humour.

Son adresse ? 22 boulevard Voltaire à Lyon. Là, rien à redire.

Sa profession ? Responsable de ressourcerie. Ca se gâtait à nouveau. Visiblement ces deux représentants de l'ordre n'avaient jamais entendu parler de lieux où l'on venait déposer des ustensiles endommagés afin

de les réparer plutôt que de les jeter.

- Vous travaillez dans une déchetterie, en fait, crut résumer le plus grand des deux agents.

Selon un cliché bien répandu, il était admis que de telles entreprises employaient des handicapés moteur, des taulards en réinsertion, des chômeurs en fin de droit et pourquoi pas des migrants dépourvus de papiers. Bref, ce que la société produit de pire et qu'elle s'efforce de cacher.

C'était pourtant tout le contraire, essayait-il d'expliquer. Lutter contre l'obsolescence programmée, éviter de poursuivre dans cette spirale du

« j'achète - je jette » et, à l'occasion, permettre à de simples citoyens de pouvoir faire quelque chose de leurs dix doigts : réparer ce qui était juste endommagé mais pas mort.

- On mettra tout ça au clair une fois au poste, avait résumé le plus petit, celui assis derrière le volant de la Mégane bleu nuit : le volant lui arrivait au niveau du front.

Mais rien ne fut mis au clair du tout.

Sébastien n'était pas fiché. Du moins, Sébastien Mansuy. Et l'inspecteur avait tout lieu de penser que c'était un faux nom. Un bobard de plus dans tout le galimatias que lui avait débité un

grand noir trouvé à poil sous un arbre dans la campagne Normande, un jour de pluie qui plus est.

Son histoire ne tenait pas la route. Lui-même avait du mal d'y croire : la fille qui était venue déjeuner à sa table dans ce restaurant désert, prétextant qu'elle n'aimait pas manger seule, leur discussion à la fois sur tout et sur rien, sa proposition de la raccompagner à Alençon où, divine coïncidence, elle devait également se rendre, le carré de chocolat à la truffe qu'il accepta et le profond sommeil qui s'en suivit. On ne voyait ça que dans les films. Des mauvaises séries B en plus.

Pourtant c'était bien la vérité.

Résultat : Sébastien passa toute la nuit en cellule de dégrisement, le temps que l'inspecteur prit le temps de se renseigner en passant quelques coups de fils épars, sans se presser, et il était déjà l'heure du diner. Demain sera un autre jour.

Il était neuf heures du matin, le lendemain, lorsque Sébastien quitta le poste de police. Vêtu d'un sweat-shirt bleu marine au liséré rouge sang de la police et d'un pantalon de jogging lui donnant l'aspect d'un personnage de dessin animé. Deux sabots en plastique lui permettaient de ne pas aller nus pieds.

- Et n'oubliez pas de nous renvoyer tout ça par la poste, l'invectiva le fonctionnaire. Ce n'est pas l'armée du salut ici !

Cela ne résolvait en rien son problème numéro un : sans un sou, comment allait-il retourner à Lyon ? En auto-stop, il lui faudrait au moins une semaine, au mieux deux jours. Le seul coup de fil qu'on lui accorda à la gendarmerie fut d'appeler Louis, le secrétaire de l'association, pour qu'il lui fasse parvenir un mandat au bureau de poste le plus proche. Sans être un débile profond, Louis n'avait jamais envoyé un quelconque mandat de sa vie et Sébastien doutait que l'opération réussisse.

Il parvint au bureau de poste peu avant midi. Fermé. Il ne put consulter sa montre qui avait forcément disparu et se repéra au clocher de l'église, en plein milieu du petit bourg, trônant devant une place ombragée et pavée, sûrement de bonnes intentions. La grande aiguille indiquait facilement six ou sept minutes avant les douze coups fatidiques qui devaient permettre aux portes du service postal de se clore afin que les employés, durement éprouvés par une matinée d'intense labeur, puissent reprendre des forces pour mettre les bouchées doubles dès quatorze heures.

Il faut croire qu'un fuseau horaire traversait ce modeste village de l'arrière pays de la côte d'Opale, puisque l'horloge catholique avait bien dix minutes de retard sur celle, plus républicaine, du temple du courrier et, par delà, épicrocentro des communications inhérentes à tout bon fonctionnement des institutions humaines.

Sur la porte métallique, les horaires d'ouverture étaient gravés en relief du plus bel effet.

Bureaux ouverts au public du Lundi au Jeudi de 8h30 à 11h45 et de 14h00 à 16h00.

Voilà qui expliquait la porte fermée à 11h50. Pas de fuseau

horaire ni d'intense antagonisme entre la république et le clergé dans ce paisible village agricole. Mais ce n'était pas tout. Comme pour confirmer toute bonne règle, il y avait des exceptions.

Les Mercredis après-midi, le bureau est exceptionnellement fermé. Sébastien y voyait la tendre attention au personnel féminin (ou non) qui avait l'importante responsabilité d'enfants en bas âge dont l'éducation nationale, autre pilier fondateur de la République, ne pouvait s'occuper à ce moment là.

Moins compréhensible, cet ajout : Mardi et Jeudi après-midi, uniquement sur rendez-vous.

Sébastien fit un effort de mémoire. On était Mardi et il n'avait pas pris la précaution de prendre rendez-vous avec un conseiller postal. Quelle erreur regrettable !

Il devrait patienter jusqu'au lendemain matin, 8h30 pétantes pour prétendre récupérer de quoi rentrer chez lui. D'ici là, se passer de nourriture ne serait pas un problème ; plus sérieux serait de passer la nuit dans un environnement pas franchement glacial mais terriblement humide, le crachin alternant avec de bonnes poussées d'ondées bien drues. Bienvenue en Normandie.

Sébastien était à se demander comment régler la situation

inextricable dans laquelle il s'était lui-même fourré. Cette propension à faire confiance à de parfaits inconnus devait, un jour ou l'autre, l'amener à se creuser la tête pour pouvoir passer une nuit dehors, loin de chez lui.

Il sourit à cette idée. Bien entendu, pour la plupart des gens qui l'entouraient, que ce soit la plupart des habitants de cette petite commune Normande ou la quasi-totalité des ressortissants de ce pays riche et moderne, devoir passer la nuit dehors relevait d'une aventure insurmontable.

Pas pour lui. Il se souvint alors de sa jeunesse, pas si éloignée que ça, et se dit qu'il en avait vu

d'autres. Quant au fait d'accorder sa confiance et, au-delà, son attention et son aide à son prochain, cela relevait d'une sorte de pacte. Mieux, une promesse. Qu'il s'était fait il y a quelques années. Jusque là, cela lui avait plutôt bien réussi.

Il avait retrouvé une famille, un noyau de connaissances, devenus des amis. Une reconnaissance sociale et, bien mieux, le sentiment d'être utile. Un sens à sa vie. Bien des gens ne pouvaient en dire autant. Son travail était dirigé directement pour le bien d'autrui. C'était la seule chose qui comptait. Apporter sa propre pierre, si modeste soit elle, à cet édifice

particulièrement fragile qu'on nomme société, parfois démocratie, plus généralement communauté.

Il pesa le pour et le contre d'une tentative d'auto-stop. Entre le Calvados et Lyon, quelque chose comme un petit millier de kilomètres et deux axes obligés : Paris en étant l'étape forcée. Avec un peu de chance, il serait à destination le lendemain matin, avec l'insécurité de devoir passer la nuit sur les routes. Cela n'en valait pas la chandelle. Rien d'urgent ne l'attendait à Lyon. Il avait été absent deux jours, il pouvait l'être un de plus. Il avait, du reste, l'avantage de ne pas avoir de famille proche qui

pourrait s'inquiéter d'un éventuel retard.

Le mieux était de s'organiser ici même, plus confortablement.

Il décida, pour commencer, de régler le problème du ventre vide. Il y avait bien un restaurant dans cette bourgade.

Il sillonna les rues et ruelles où luisaient les pavés à la recherche d'un établissement modeste et familial. Il dégota assez vite une crêperie qui ne payait pas de mine. C'était parfait. Il n'était pas question, en l'état actuel, de faire la fine bouche ni même de jouer les gastronomes éclairés.

Il poussa la porte tandis qu'un carillon résonnait au dessus de la

porte, émettant un son cristallin. La salle était à moitié remplie. Essentiellement des travailleurs en uniforme de travail : vestes et pantalons maculés de peinture, bleus souillés de diverses taches, allant du mastic au ciment en passant par des copeaux de sciure, costume cravate réglementaire du représentant de commerce, pull à col roulé ou tailleur beige de l'employé de bureau. Une cantine. C'était parfait.

Une serveuse au sourire non feint s'approcha.

- Pour déjeuner, s'enquit-elle ?

Simple déformation
professionnelle ou tic de

langage : si un quidam entre dans un restaurant sur les coups de midi, ce n'est certainement pas pour refaire les peintures.

- Je désirerais voir le patron, répondit-il d'un ton égal, tout juste assez chaleureux et enjoué pour ne pas éveiller la méfiance.

- Tout de suite, fit elle en se retourna pour disparaître dans l'arrière salle par une ouverture sans porte.

Les regards, un moment portés sur le nouvel arrivant, s'étaient aussitôt reportés sur leurs assiettes bien garnies. Second bon point. On ne lésinait pas sur les portions ici. Le bruit des couteaux et fourchettes était

largement couvert (le bon mot le fit sourire) par un brouhaha en demi teinte, entre le chuchotement et la voix vive d'où s'échappaient parfois des éclats de rire et des exclamations sans but.

Un gaillard d'un mètre quatre vingt, proportionné en conséquence, la moustache fine et le cheveu rare se tint devant lui, le regard en point d'interrogation.

- Je viens de me faire dépouiller par un malotru. Voiture, papiers, argent et même mes vêtements. Je sors du commissariat où l'on m'a remis cette tenue de secours (il fit un geste des deux mains de haut en bas pour désigner son

accoutrement). J'attends un mandat postal et les bureaux sont fermés jusqu'à demain matin. Auriez-vous besoin d'un plongeur, ou quelqu'un pour donner un coup de balai, aider à quelque chose en échange d'un repas ?

Le gérant ne répondit pas tout de suite, laissant s'installer un silence, encombré des rumeurs de la salle et du bruit des casseroles sur les plans de travail. Il semblait considérer en même temps l'énergumène qui se trouvait devant lui et les propos tenus à l'instant. Ce n'était pas la première fois qu'on lui présentait une telle requête. Combien de jeunots s'étaient proposés à la plonge, combien de nomades

avaient demandé une assiette en échange d'un coup de main ?

Il connaissait la précarité et n'était méfiant en rien, sa stature le lui permettait. Il en imposait, selon l'expression. Mais il s'était vite aperçu que, malgré toute la bonne volonté du monde, les demandeurs se révélaient vite parfaitement incompétents dans leur tâche. Même pour la plonge, ils jetaient rapidement l'éponge et s'en allaient, les mains encore maculées de savon et la mine penaude. On ne s'improvise pas travailleur essentiel. Or, qu'y a-t-il de plus nécessaire que de nettoyer la m... des autres ?

Il s'en était fait une philosophie : dans le monde actuel, on ne

connaissait plus le goût de l'effort et on abdiquait à la moindre difficulté. Du moins, les occidentaux. C'était la raison pour laquelle, en cuisine, on croisait un Vietnamien, un Sri-lankais, un Congolais, un Péruvien et deux Albanais. Une vraie tour de Babel, mieux : un congrès des pays en voie de développement.

Alors, non, il refusait systématiquement les demandes de ce genre.

Mais il n'était pas chien. Il connaissait les hommes et savait repérer les affabulateurs et les tire-au-flanc. Celui-ci semblait honnête et correct. On pouvait le croire sur parole, lui faire

confiance. Cependant pas jusqu'à lui laisser jouer avec les ustensiles encrassés ou même mettre son nez en cuisine.

Au bout d'une longue minute, il prit la parole. Sa voix était caverneuse, en adéquation parfaite avec l'enveloppe du bonhomme. Un ours.

- J'ai pour principe de ne jamais accepter ce genre d'arrangements.

Il lut aussitôt la déception sur le visage de Sébastien, mais ce n'était pas une rancœur rageuse, plutôt un renoncement, comme s'il connaissait déjà la réponse. Alors, il donna l'estocade.

- Mais, d'un autre côté, je ne refuse jamais de servir quelqu'un dans le besoin. Par principe, par moralité, par humanité, peu importe.

Il se retourna et partit d'un bon pas en cuisine. Aussitôt, un serveur revint avec deux assiettes alléchantes. Il lui demanda de le suivre dans la salle, l'installa à une table simple dans un coin de la salle. Cinq minutes plus tard, le même serveur revint avec une belle assiette ornée de deux crêpes jambon de pays/œuf/crème fraîche et d'un petit pichet de cidre. Bref, le menu à 11,90.

Sébastien nota mentalement l'adresse de la crêperie et se

promit d'envoyer un chèque de 15 euros sitôt rentré à Lyon. Il savait, de toute façon, qu'il ne serait jamais encaissé.

Il existe ainsi des gens pour qui l'entraide n'est pas un vain mot ni une promesse électorale en l'air.

Le ventre plein, il déambula toute l'après midi par les petits chemins autour du village et tenta de repérer des granges où le foin ne serait pas trop humide. Mais il fallait se rendre à l'évidence : dans l'agriculture moderne, rien n'était laissé au hasard. D'autant que la Normandie est davantage un pays de bocage, de prés bien verts et

de cultures maraichères. Les anciennes granges appartenaient à une autre époque ou une autre contrée : ici, on ne rencontrait que des installations ultramodernes, en tôle bien cadénassée.

Le jour déclinait sans qu'il ait pu trouver d'endroit susceptible de l'accueillir pour passer la nuit au sec, d'autant que les ondées semblaient se succéder comme les premiers ministres de la troisième République.

Il repensa à ses jeunes années, non qu'il soit à un âge suffisamment avancé pour avoir plus de souvenirs que d'espairs, mais cette situation lui rappelait ces années sombres. En

comparaison, ce qu'il vivait en ce moment c'était Byzance. Une nuit blanche, quelle affaire ! Simplement, on s'habitue très rapidement au confort des sociétés occidentales, on se ramollit, on s'encroûte, on paresse.

Il était maintenant dix-neuf heures. Les lampadaires jetaient une lumière jaunâtre sur les rues pavées du centre bourg. On avait conservé les maisons à colombage autour de la place où se faisaient face l'église et la mairie. C'était là que se dressait aussi l'imposante bâtisse dont le rez-de-chaussée était occupé par la petite crêperie.

On trouve de tout dans une poubelle.

C'est le libre service des clochards de tout poil.

A manger, cela va de soi. Des fruits gâtés, des légumes entamés, des fonds d'assiette sans oublier les trognons de pain. Parfois des aliments même pas ouverts, des yaourts ayant dépassé l'intransigeante date de péremption qu'on pourrait croire avoir été inventée justement pour permettre d'accroître la consommation.

Depuis la mode du tri sélectif, leur contenu est moins hétéroclite, mais le petit village normand n'avait, semble-t-il, pas

encore demandé à ses ressortissants de trier leurs déchets.

Dans la benne brune, Sébastien trouva un morceau de pain et quelques tranches de saucisson sous emballage. Cela serait son diner. Une pomme à peine gâtée et une orange en parfaite santé complèteraient le menu. Plus intéressant était la découverte d'une couverture qui sentait le merlan. Il allait s'en envelopper : mieux valait sentir le poisson défraîchi que grelotter toute la nuit.

Il s'était établi sous un porche, dans un renforcement qui devait servir de local à bois lorsque les habitations se chauffaient encore

grâce aux cheminées. Désormais, celles-ci avaient perdu leur fonction première et ne gardaient que le côté visuel, un certain standing. Depuis le local dissimulé aux regards était devenu une remise à vélos. Un Vtt et un vélo Hollandais occupaient déjà l'endroit. Tout était silencieux comme en pleine campagne. Dès que les réverbères vomissaient leur mauvaise lumière jaunâtre, plus aucun passant ne traversait les ruelles. Le village s'était, sinon endormi, du moins claquemuré dans ses chaudes habitations. Les soirées de province.

C'est dans le silence de la nuit que l'on perçoit mieux les infimes

sons qui sont étouffés la journée par le tumulte ambiant.

Sébastien tendit l'oreille. C'était comme un jeu. Un clocher au loin sonna dix heures deux minutes avant que l'église toute proche ne prenne le relais. Il n'y avait pas de carillon, juste dix coups répétés à intervalle régulier. Il lui semblait distinguer un murmure d'eau qui coule mais il lui était impossible de déterminer si cela provenait d'un ruisseau à l'écart du bourg ou d'une fontaine plus proche. Il n'y avait pas de vent dans les feuilles des arbres, cela offrait plus de latitude pour entendre un couple d'insectes, sûrement une espèce de grillons, chanter leur sérénade dans la

nuit normande. Il y eu l'inévitable aboiement d'un chien à la périphérie du bourg aussitôt calmé par une petite ondée qui s'abattit sur les toits en ardoises. Sébastien put entendre la progression de l'averse, comme les bottes d'une troupe du troisième empire qui avanceraient dans la nuit, martelant le sol en se rapprochant. Puis l'averse fut là, masquant, étouffant pendant près d'une demi-heure les autres bruits infimes. Le jeu était terminé et Sébastien allait mollement s'enfoncer dans un mauvais sommeil lorsqu'un cliquetis se fit entendre distinctement. Tout proche. Cela se rapprochait. Il se releva en se

tenant assis, appuyé contre une poutre en bois, moins froide que le pan de mur en pierres.

La silhouette d'un homme se découpa en ombre chinoise dans l'entrée du porche. Il poussait à ses côtés un antique vélo dont le dérailleur et le moyeu de la roue arrière jouaient cette petite musique entre chuintement et stridulation : un coléoptère mécanique.

L'homme venait ranger sa monture aux côtés des deux autres vélos.

Il ne parut pas plus surpris de trouver Sébastien roulé en boule dans une couverture que s'il

rencontrait chaque soir un sdf dans l'encoignure à vélos.

Sébastien s'attendait déjà à une remarque désobligeante, assortie d'une ou deux grossièretés, d'un engagement à déguerpir de là au plus vite assorti d'une menace d'appel à la maréchaussée.

Son passé lui revenait à l'esprit, à n'en pas douter.

Au lieu de ça, l'inconnu se pencha et prononça d'une voix abimée par quarante ans d'utilisation de nicotine quotidienne :

- Ce n'est pas le meilleur endroit pour passer la nuit, l'ami. Si vous le désirez, suivez-moi, j'ai mieux à vous proposer.

L'homme à la voix éraillée habitait au second étage du petit immeuble à colombages. L'appartement était soigné et propre. Un chat roux vint se frotter à ses jambes en effectuant de belles arabesques avec sa queue.

- Méphisto est d'un caractère avenant, mais il reste un félin dans l'âme. Méfiez-vous : ne cherchez pas à le caresser s'il ne vient pas de lui-même vous faire la cour. Vous pourriez tâter de ses griffes.

Le matou disparut aussitôt dans une pièce sombre, située immédiatement à gauche et faisant face à la salle d'eau : on avait punaisé un dessin à

tendance humoristique où un grand échalas se frottait le dos à l'aide d'une brosse au grand manche dans une baignoire à pieds débordant de mousse.

L'homme se débarrassa de son pardessus à une patère située dans le court vestibule. Il se retourna et invita Sébastien à pénétrer dans l'unique grande pièce sans plus de commentaire. Soit il était d'une discrétion qu'on ne rencontre plus, soit il n'était pas du tout curieux.

Sur la droite, le coin cuisine était séparé du reste par un comptoir en bois massif, une table ronde se trouvait excentrée vers la gauche, permettant à un tapis d'orient d'occuper le centre de la pièce.

Le côté salon, à l'opposé de la cuisine, présentait un canapé tendu de velours et tissu à motifs floraux, se déployant en demi-cercle autour d'une table basse assez originale. On avait poli et verni une souche d'arbre épaisse d'une vingtaine de centimètres. Les dessins du bois lui offraient un côté surréaliste, faisant songer aux courbes de niveau des cartes de randonnée.

Comme le regard de Sébastien s'arrêta à cette particularité, l'homme précisa :

- Vous admirez ma table de salon et vous avez raison. En fait, quasiment tous les objets de cet appartement ont une histoire. J'aime bien m'entourer de choses

qui ont une âme. Vous ne trouverez donc pas ici de meubles impersonnels produits en Suède et vendus dans des magasins démesurés.

Il avait prononcé ces mots en vaquant aux occupations de toute personne qui rentre chez elle après une journée de travail. Soudain, il se retourna et fixa Sébastien de ses yeux bleus comme deux lacs d'altitude se tenant compagnie dans la solitude des premiers instants.

- Avez-vous diné ? Désirez-vous grignoter quelque chose ?

Sébastien ne voulait pas abuser, mais le déjeuner n'était plus

qu'un lointain souvenir à son estomac. Il hocha la tête.

- Installez-vous, fit l'homme en désignant la table ronde, tout en se dirigeant vers un réfrigérateur encastré dans l'épais mur, côté cuisine. Tandis qu'il s'affairait à en faire l'inventaire, Sébastien eut tout le loisir de détailler la pièce. A bien y réfléchir, cela ressemblait un peu à son propre chez lui, avec plus de choses amassées au fil des années. A cela rien de plus normal : l'homme devait avoir le double de son âge.

Celui-ci s'avança, les mains chargées de provisions diverses.

- Tartines de jambon de pays et salade de roquette aux noix accompagnée d'un petit fromage de chèvre, ça vous va ?

Sébastien ne fit pas la fine bouche, d'autant que son hôte se révéla un véritable cordon bleu. De ce menu tout simple, il en fit un festival pour les papilles.

- Je peux vous aider ? s'enquit Sébastien qui détestait rester à ne rien faire, spécialement quand on s'activait autour de lui. L'homme se retourna, le jaugea un instant puis, comprenant sa motivation, hocha la tête. Sébastien lava les feuilles de la salade, découpa le fromage de chèvre selon les instructions du chef en cuisine, dressa le couvert.

Ils s'installèrent face à face. Des effluves embaumaient désormais le petit appartement, dans les assiettes c'était un régal, autant pour l'œil que pour le palais.

Sébastien expliqua en quelques mots son aventure.

- Vous ne ressembliez pas à un clochard, cela m'intriguait de vous rencontrer dans cette posture.

Les deux hommes échangèrent quelques banalités pendant le frugal repas. L'homme avait ouvert une bouteille de vin de Corbières. Ils finirent de la vider, assis sur le canapé, face à un tableau représentant une scène de jungle. Tigre, perroquet,

ouistiti et un gros serpent se partageaient l'affiche sur un fond où toutes sortes de verts se mariaient avec harmonie. L'ensemble dénotait une certaine innocence pourtant.

- Je vous l'ai dit, chaque objet de cette maison possède une histoire. Ce tableau m'a été offert par une tribu du Congo Belge... Je vais passer pour un vieux croûton ; non, je sais bien que maintenant le pays se nomme la République Démocratique du Congo. Bien que, en Afrique, le mot démocratique n'a pas la même signification qu'en occident, ajouta-t-il avec un sourire. Pour résumer, je leur avais rendu un petit service et

pour me remercier, ils avaient demandé à l'artiste local de peindre une scène de jungle à mon intention. Je fus, bien entendu, très touché. Cette toile m'accompagne partout depuis. Ça fait bien quarante ans.

L'alcool aidant, Sébastien se raconta un peu. Par bribes, par scènes. Il posa enfin la question qui l'intriguait depuis sa rencontre avec l'inconnu.

- Vous pouvez me dire pourquoi vous m'avez invité ainsi chez vous, sans me connaître ?

L'homme se cala davantage dans le canapé, comme un homme politique lors d'un débat en vue de l'élection présidentielle,

lorsqu'il va aborder son programme en trois points.

- Je vais vous raconter une petite histoire. Ce n'est pas très long, après je vous indiquerai votre couchette, car il se fait tard.

- Il y a une petite soixantaine d'années, il y avait un jeune homme de bonne famille, de grande famille je devrais préciser, qui était bien de sa personne. Physiquement, intellectuellement et financièrement, je veux dire. Il avait eu la chance que peu ne peuvent partager de naître dans une famille aisée, entouré de culture dès son plus jeune âge, promis aux plus grandes écoles et ayant une facilité à apprendre. Il avait également quelques

dispositions pour l'activité physique haut de gamme : le tennis, avant que ce sport ne se démocratise, le polo, l'athlétisme, la natation. Son avenir était tout tracé : haut fonctionnaire au pire, diplomate ou député au minimum et, peut-être avec un coup de pouce de la chance ou de ses relations, ce qui revient un peu au même dans ces milieux là, réaliser une belle carrière au sein d'un ministère, promu ambassadeur ou atteignant les plus hautes fonctions dans la finance ou les aciers - ma famille est l'une de ses grandes institutions qui ont fait de la Lorraine un vrai morceau de gruyère.

Bref, j'étais le gendre idéal. On m'avait plus ou moins destiné à une aristo pur jus, plastiquement irréprochable, la tête bien faite et bien remplie qui, une fois le mariage prononcé, se dévouerait envers les pauvres dans quelque fondation ou œuvre caritative. Dans ces milieux, on pratique le chaud et le froid. D'un côté la rigueur des chiffres, n'hésitant pas à dégraisser les effectifs d'entreprises déjà rentables pour devenir encore plus fructueuses : c'est là le rôle de l'homme; de l'autre, une fausse pitié afin de se donner bonne conscience en le faisant savoir, bien entendu : c'est là le rôle des femmes. Une main de fer dans un gant de velours.

Je jugeais le monde avec l'arrogance de ma lignée et du haut de mes vingt ans, n'ayant jamais rien vécu d'autre, n'ayant frayé qu'avec des jeunes gens issus de mon milieu. En réalité ils étaient bien rare les jeunes gens en question. Jusqu'à ma majorité, à l'époque c'était vingt et un ans, je n'avais croisé que peu de représentants de ma génération, excepté dans les grandes écoles. J'évoluais au sein de ma famille, une noblesse séculaire alliée à la bourgeoisie qui n'enfantait plus guère qu'un enfant unique par génération. A ce rythme là, l'extinction les guettait rapidement.

Bref, j'avais obtenu mon permis de conduire, une excentricité qu'avait permis mon père sous l'insistance de ma mère : il fallait vivre avec son temps et, jusque là, je les avais remplis de fierté et d'orgueil. A part mon oncle Alfred, parti faire fortune en Argentine et dont on n'avait plus de nouvelles, personne de mon rang ne conduisait sa voiture. Il y avait bien une photo vieillie de mon grand-père au volant d'une Bugatti 1922, mais on m'assura qu'il ne s'était installé côté conducteur que pour le temps de la photo. Lui aussi avait son propre chauffeur.

Donc, pour fêter l'obtention de ce sésame réservé à la populace, je

partis sur les routes pendant tout un mois. C'était l'été. J'avais déjà effectué trois ans à la Haute Ecole Nationale avec les meilleures cotations et les félicitations de mes professeurs qui voyaient en moi un futur grand homme d'état lorsque je réussis à persuader ma famille de ce voyage afin de « découvrir le monde par mes yeux » et ainsi mieux connaître ceux et celles que j'allais, un jour, devoir gouverner.

Je n'avais pas de plan, si ce n'est que je voulais faire ce fameux tour de France, si cher aux Compagnons. Sauf que je ne savais rien faire de mes dix doigts. J'avais le cerveau bourré

de principes, d'équations, de schémas, de philosophie et sociologie, une théorie bien huilée. Niveau pratique : zéro. Mes ambitions sur cette échappée étaient, comme je l'avais annoncé à mes parents, de me frotter au peuple. A ce moment là, j'étais certain que le monde se divisait en deux parties bien inégales : une infime minorité que l'on nomme l'élite, à laquelle j'avais la prétention d'appartenir et qui devait diriger l'immense majorité de ceux qui ne peuvent décider par eux-mêmes. J'allais même jusqu'à remettre en question le bien fondé de la démocratie. Donner le droit de vote à tous était un leurre. Une voix par individu, la

plus grande des inégalités, étant donné que, du point de vue financier, culturel, social et méritoire, personne n'était l'égal de l'autre. Des vies valaient plus que d'autres, c'était évident. Je le pense toujours, du reste. Sauf que je ne répartis plus les personnes de la même façon.

Donc, me voilà parti sur les routes du Nord, de la Bretagne, puis longeant toute la côte Atlantique pour ensuite bifurquer vers l'occitanie et écumer tout le midi avant de remonter la vallée du Rhône. Si je croisais le peuple en tongs et maillots de bain, je ne descendais que dans les plus grands hôtels.

C'était une fin d'après midi. Les étendues du vaste plateau du Larzac s'étendaient à perte d'horizon. Ca et là quelques bosquets d'arbres, se serrant précautionneusement les uns aux autres, signe de la rudesse du climat. D'ailleurs, même en plein été, alors que le thermomètre affichait plus de 35 degrés à la sortie de Montpellier, ici un petit vent du nord qui jouait aux vingt-quatre heures du Mans sur ces landes désolées faisait fléchir le mercure au-dessous de la barre fatidique des vingt degrés, seuil auquel je dois passer un chandail, même dans mes jeunes années.

Je m'étais arrêté au bout d'un chemin, afin de consulter la carte

routière embarquée dans la boîte à gants. S'il n'y avait pas pléthore de routes, je n'étais pas sûr d'être sur la bonne qui devait m'amener à une auberge, pour une fois un peu rudimentaire, où je passerais la nuit. Enfin, une partie seulement. Je désirais m'offrir le spectacle des étoiles, débarrassé de toute pollution lumineuse. Là, au milieu de nulle part, comme en Mongolie intérieure ou sur les hauts plateaux des Andes, ça devait être un spectacle inouï.

La beauté des lieux m'avait interpellé. Un horizon rude et sauvage, pas même adouci par les cimes d'arbres qui ne dépassaient pas ma hauteur, ni

apaisé par des pics inexistants, juste quelques moutonnements, à peine des collines. J'étais parti faire quelques pas et, par réflexe de citadin, j'avais emporté mes clés de voiture après en avoir cadenassé les portes, alors qu'il n'y avait pas âme qui vive à dix kilomètres à la ronde. Au lieu de les avoir glissées dans ma poche, je jouais avec, les faisant tourner autour de mon index gauche.

Je butai alors sur une racine effleurant le sol. Déséquilibré, je tendis mes mains en avant pour prévenir la chute inévitable. Je ne tombai pas, mais les clés furent projetées droit devant dans le seul trou du petit sentier. Mieux qu'un terrier de rongeur, il

s'enfonçait sous terre entre la roche qui pavait le sentier à cet endroit.

La situation était d'un comique à désespérer.

La nuit allait tomber dans moins d'une heure. J'étais seul sur Terre, en bermuda, tennis légères et juste un mince chandail à une époque où le téléphone mobile n'avait même pas été pensé et, de vous à moi, je suppose qu'aujourd'hui même, il serait difficile d'obtenir du réseau dans ces contrées si abandonnées.

Bref, la perspective de passer une nuit dehors m'horripilait... Alors que c'est justement ce que j'avais l'intention de faire. Tout est

question d'angle de vue, n'est-ce pas ?

Vouloir admirer les étoiles, chaudement enveloppé de vêtements d'hiver, une thermos de thé brûlant à portée de main et la perspective du moelleux lit d'une auberge, certes rustique, mais accueillante et si proche n'a rien à voir avec l'obligation de dormir dehors, au gré des conditions épouvantables que l'on pouvait rencontrer en ces étendues inhumaines.

Rejoindre la route bitumée, à moins d'un kilomètre, était la seule solution, avant de briser en dernier recours une vitre de ma voiture pour, au moins,

m'envelopper de vêtements chauds.

Je battais des bras et tapais du pied afin de contrer les effets rafraichissants de la bise le long de la route absolument déserte lorsque le soleil disparut dans les brumes à l'horizon. Dans un petit quart d'heure, il ferait nuit, la température allait encore baisser et aucune pleine lune ne viendrait éclairer mon désarroi (c'était, par ailleurs, la raison pour laquelle j'avais décidé d'observer le ciel ce jour-là).

J'allais faire demi-tour et tenter de me calfeutrer le mieux possible après avoir cassé la vitre arrière de ma voiture lorsqu'un bruit de moteur se fit entendre,

porté par la bise. Je tournai la tête dans toutes les directions. J'espérais que ce n'était pas un simple mirage sonore, induit par le vent comme ces illusions d'étang au coeur du désert le plus aride. Etait-ce une voiture ou simplement un avion de tourisme ? J'étais prêt à lever les bras au ciel si un bimoteur allait me survoler. Le bruit avait disparu, puis était revenu, apparemment provenant d'un autre endroit. Etais-je en train de devenir fou ?

Alors, deux pinceaux de phares jaunes trouèrent le crépuscule. Je m'élançais ventre à terre vers cette source lumineuse, oubliant que puisqu'il n'y avait qu'une

seule route, le véhicule finirait tôt ou tard par venir à ma rencontre. Ma course, bien loin de parvenir à me réchauffer, m'essoufflait tant et si bien que je dus bientôt me plier en deux, mains sur les genoux, haletant comme un champion de biathlon lors des championnats mondiaux.

Les phares du véhicule abordèrent enfin un dernier virage. Une antique Jeep fut devant moi deux minutes plus tard.

Une jeune femme en tenue de safari et coiffée d'un large chapeau mou me fixait sans aucun étonnement. Il semblait qu'elle était rompue à toutes les situations, même les plus

extravagantes, les plus
improbables, les plus
abracadabrantes.

Je lui expliquai en quelques mots ma situation, tout en grelottant et claquant des dents. Mon sprint n'avait eu comme conséquence que de me faire perdre mon haleine, mais aucunement la capacité de me réchauffer.

Sans quitter son poste de pilotage, elle me conseilla d'un geste de la tête de m'enrouler dans une couverture pliée à l'arrière de la Jeep. Elle ne demanda pas d'autre explication. Sitôt que je fus emmitouflé dans le plaid en laine grossière qui fleurait la brebis sur le point

d'être tondue, elle embraya et continua son chemin.

Comme je lui faisais remarquer qu'elle était ma bonne providence, que sans elle je ne sais pas ce que je serais devenu, elle se fendit d'un sourire carnassier en ajoutant :

- Surement un glaçon. La nuit risque d'être fraîche ce soir.

Puis, elle n'émit plus aucune parole pendant le trajet. Je ne savais pas où elle m'emmenait, mais j'étais sûr de ne pas devoir passer la nuit dehors, c'était toujours ça de pris.

On bifurqua dans un étroit chemin cahoteux à souhait. Elle n'avait pas ralenti l'allure.

Heureusement le véhicule militaire ne dépassait pas les cinquante km/h. C'était déjà suffisamment pour m'envoyer sauter comme des pois chiches que l'on cuit à chaque nid de poule ou ornière rencontré. Nous fûmes brinquebalés tant et plus. Cela n'avait guère de lui déplaire, elle y trouvait même une certaine délectation.

Enfin nous débouchâmes dans la cour d'une ferme. Il ne faut pas s'imaginer un grand corps de bâtiments, grange, écurie et imposante bâtisse en vieilles pierres. Une simple yourte en toile grise était posée sur cette lande, à peine abritée des vents dominants par un monticule

rocheux et agrémenté d'un châtaignier, unique rescapé d'une forêt séculaire et disparue. Cette simple habitation, posée sur ce plateau infini ajoutait au sentiment de vivre en Mongolie. Il ne manquait plus que les chevaux nains.

- Il y en a deux, reconnut-elle. Ce ne sont pas des nains, mais de rudes percherons, durs au labeur et résistants aux conditions âpres.

Il faisait particulièrement doux sous l'épaisse toile. Une soupe de légumes mijotait dans un chaudron posé sur un rustique feu de cheminée. Cela sentait bon et parvenait à chasser les effluves

de bique dont mes vêtements s'étaient imprégnés.

Au vu de la précarité des lieux, je n'osais demander où se trouvait le téléphone. C'était déjà beau d'avoir l'électricité.

Nous mangeâmes sans échanger plus de dix mots. Et je passai une nuit sans parvenir à fermer l'oeil. Des bruits inconnus rythmaient les minutes qui s'allongeaient inlassablement. Le vent jouait avec la toile, la faisant claquer par moments comme un fouet. Des ébrouements chevalins signalaient la présence toute proche des deux perchérons. La nuit était emplie de cris et de rumeurs. Fracas, tumultes, résonances, échos, chuintement,

murmures, chuchotements,
bruissements, tintements,
ronflements, froissements,
gargouillis, crissements,
grincements, gémissements,
gargouillis, râles. Les plus
infimes bruits n'étaient pas les
moins angoissants. Je rêvais
d'une armée d'insectes en tout
genre qui venait à l'assaut de la
frêle habitation et me dévorait
tout cru.

Enfin, le jour apparut. Mon hôte
avait dormi du sommeil du juste
et sans aucun bruit.

- Bien dormi ? demanda-t-elle
avec toujours ce petit sourire qui
n'espérait pas une réponse
positive. Elle rit franchement à
mon expression dégoûtée.

- C'est normal. On ne dort jamais bien la première nuit, ici.

Je déglutis péniblement, manquant de m'étouffer. Elle avait déjà disposé une épaisse miche de pain à la croûte croustillante et la mie moelleuse à souhait. Une antique cafetière laissait s'évaporer de forts effluves épicés. Elle se retourna en tenant deux pots recouverts d'un tissu à carreaux rouges.

- Cynorhodon ou prunelles ?

Je lui demandai de répéter.

- La confiture. Cynorhodon ou prunelles ? J'ai aussi de la figue, de la citrouille, de la myrtille sauvage, un mélange

melon/abricot, framboise/mûre et aussi quelques pots de châtaigne.

J'ignorais cette liste en revenant à cette histoire de « première nuit ».

- Vous ne pensez tout de même pas que je vais rester ici encore un jour ?

Elle se posa sur une chaise en paille qui réchauffait aussitôt le postérieur en débouchant le pot de cynorhodon.

- Un jour, c'est sûr, deux sûrement, avec les nuits qui les accompagnent. Je ne redescends à Marvejols qu'après demain.

Elle ajouta, dans ce demi-sourire qui lui était naturel :

- A moins que vous ne vouliez dormir dehors. Mais je vous préviens, le vent va forcir, on annonce même de petites gelées et je doute que vous ne puissiez fermer l'œil un seul instant.

Je me ravisai.

Après tout, elle m'avait presque sauvé la vie hier au soir. Je ne pouvais lui imposer un changement dans son emploi du temps. Je m'excusai, tout penaud.

- Pas de problème. Avec les parisiens, c'est toujours la même chose. Ils se prennent pour le centre du monde : tout doit tourner autour d'eux, tout le temps et en tous lieux.

Elle laissa un instant, ponctué par les sifflements du vent au dehors qui jouait à se poursuivre lui-même dans une cavalcade endiablée. Elle enchaina en se levant pour aller chercher la cafetière toute fumante.

- Je le sais, je suis parisienne de naissance.

Elle découpa de larges tranches dans la miche qui embaumait le champ de blé.

- Avez-vous remarqué que l'immense majorité des parisiens sont nés en Province ?

Je hochai la tête sans avoir d'avis précis sur la question. Je n'avais pas pour habitude de demander

leur extrait de naissance à mes connaissances et amis.

- Moi, c'est tout le contraire. Mon arrière-arrière grand père, qui au passage a servi dans les armées Napoléoniennes, était déjà natif de Paname.

Je passai ainsi deux jours en compagnie de mon sauveteur. Brigitte, puisque tel était son prénom, élevait un troupeau de brebis dont elle tirait le lait pour en faire un petit fromage qu'elle écoulait au marché hebdomadaire de Marvejols, raison pour laquelle elle descendrait vers la civilisation comme elle disait.

Pendant deux jours, je vécus coupé du monde, avec pour seuls

compagnons un troupeau de brebis et le vent, soufflant sans répit, parfois un peu plus fort, parfois se calmant sans jamais tomber tout à fait.

J'accompagnai donc Brigitte et sa cargaison de fromages pour le marché de Marvejols. Il était six heures du matin, aucun garage n'était encore ouvert. Quand je dis aucun, il faut comprendre que le seul endroit que l'on pouvait qualifier de garage automobile n'avait pas ouvert ses portes. A cette époque, le dépannage vingt-quatre heures sur vingt-quatre était un concept surnaturel. J'aidai donc Brigitte à dresser son étal et disposer ses petits

fromages dont j'avais pu me régaler la veille.

A huit heures pétantes, j'étais devant la carrosserie Bertrand qui proposait un service de dépannage. Un gaillard au béret bleu délavé et au mégot coincé aux coins des lèvres m'accueillit avec un borborygme qui devait traduire un : bonjour/que puis-je faire pour vous/à votre service.

Je lui expliquai en quelques mots l'objet de ma visite. Il partit d'un rire gras qui se termina dans une quinte de toux où la pratique régulière de gauloises sans filtre n'était pas étrangère.

Mais au lieu de mettre en route la camionnette dévouée au

rapatriement des véhicules esseulés en pleine nature, des quatre roues en panne quelconque ou, mieux, de propriétaires ayant égarés leur clé, il continua à fourrager dans son établi à la recherche d'un ustensile à priori introuvable.

Comme je réitérai ma demande de dépannage, il se retourna et se redressa. Entre le fort accent Aveyronnais et quelques mots de patois, je compris qu'il ne pouvait laisser le garage sans personne, qu'il devait attendre la venue d'un certain Gilbert.

Il n'en dit pas plus.

- Et quand Gilbert embauche-t-il, demandais-je, un peu excédé ?

Sans se retourner cette fois, ce qui augmenta la difficulté de comprendre ce qu'il marmonnait, il expliqua que Gilbert n'était pas un employé mais son neveu et qu'il travaillait à la poste jusqu'à onze heures trente. S'il ne perd pas trop de temps à l'apéro, il sera là sur les coups de midi.

C'était dit. Il n'y avait plus rien à ajouter. Cela confirmait mon idée d'une franche inertie qui ankylosait la province la plus sauvage. Il ne fallait pas attendre de ses recoins perdus pour faire avancer le pays.

Je pensais qu'on ne devait pas tomber souvent en panne dans ce pays reculé, que les garagistes mettaient un point d'honneur à

être présent à côté de leur établi pour accueillir la clientèle et que leur commis distribuait le courrier tous les matins. Du coup, je bénissais les horaires souples de la poste. Pour un peu j'aurais dû attendre la fin de l'après-midi pour être dépanné.

Je revins vers Brigitte dont l'étal avait un franc succès et l'aidai du mieux que je pus pendant toute la durée du marché.

Ebranlé dans mes convictions par deux jours passés loin de tout, je le fus encore plus par ce bain de foule où la plupart employaient des termes empruntés au patois local. Ca respirait la ruralité, la convivialité et le bonheur d'être ensemble.

Mieux : j'y trouvais du plaisir. Cette satisfaction de vivre ensemble, ce plaisir des rencontres furtives, ce régal des sourires partagés pour un rien, l'allégresse des mots lancés sans conséquence, le divertissement des blagues à deux sous. En deux mots : la vraie vie. Celle que j'allais laisser filer en m'engageant dans une voie trop élitiste.

L'hôte laissa un moment de silence, un silence qui en dit encore bien long sur la connivence qui s'est installé entre deux personnes qui, deux heures auparavant, ne se connaissaient

pas et n'avaient aucune raison de le faire.

Puis il se leva sans ajouter une parole, comme si tout était dit à présent.

Sébastien passa la nuit dans un coin de la pièce, coincé entre un meuble à tiroirs et la fenêtre qui laissait filtrer entre les persiennes disjointes la lumière jaunâtre des réverbères de la rue.

Dans son premier sommeil, il souriait intérieurement.

L'histoire de son hôte d'un soir ressemblait étrangement à la sienne.

3 - Du constat que le monde est petit et des implications qui s'en suivent.

Le bureau de poste n'était pas encore ouvert que deux clients patientaient déjà devant la porte d'entrée. Avec de telles restrictions d'horaires, il était évident que ça devait se bousculer lorsque le service public daignait s'occuper des administrés.

Le mandat postal l'attendait. Deux cents euros. De quoi rentrer en achetant un billet de train à la

gare la plus proche. Changement à Paris Montparnasse - gare de Lyon.

Il effectua le trajet entre les deux gares à pied, n'étant chargé d'aucun bagage. Il avait dégoté un pantalon de velours, une chemise à carreaux et un chandail léger, une paire de sous-vêtements et des tennis en toile bleue dans une boutique digne de la caverne d'Ali Baba. On y trouvait tout ce qui ne se mangeait pas à condition de savoir fouiner entre des rayonnages si étroits qu'il était malaisé de se croiser sans s'étreindre convenablement.

Puis il avait ramené l'uniforme de fortune prêté par la police

nationale sous les yeux médusés du préposé à l'accueil qui n'aurait pas misé un kopeck sur l'impossible éventualité de les voir revenir un jour.

A la gare de Lyon, c'était l'affluence des grands jours. Une foule se bousculait sur le parvis, auprès du buffet de la gare, jusque sur les quais. Ca grouillait dans tous les sens sans un seul regard autour de soi, chacun suivant sa ligne de conduite sans se soucier de son environnement, marchant d'un bon pas vers une destination connue de lui seul. Le ballet quotidien du parisien aguerri. Sébastien se félicitait d'avoir définitivement abandonné ces ruches fourmillantes que sont

les grandes métropoles
européennes. Marseille,
Dubrovnik, Istanbul...

Istanbul. Quelques souvenirs
revenaient de temps à autre.
Après les confidences de son hôte
de la veille, il ne pouvait faire
qu'y penser. Mais il chassa cette
idée tandis que le Tgv à
destination de Lyon était annoncé
dans moins de deux minutes. Il
grimpa sur le marchepied et
lorsqu'il découvrit le numéro du
siège réservé, le train bougeait
déjà avec cette impression
irréelle que c'est la gare qui
s'éloigne en reculant.

Le siège voisin était occupé par
une jeune femme enveloppée

dans un trench-coat couleur miel.
Lorsqu'il s'assit, elle se retourna.

C'était elle.

Celle qui, pas plus tard qu'hier
l'avait détroussé jusqu'à la
dernière chaussette.

Elle ne parut pas plus interloquée
que s'ils avaient simplement
rendez-vous. Devant cet aplomb,
c'est lui qui fut le plus surpris.

Nullement troublée, pas
davantage confuse ni honteuse,
elle engagea la conversation
comme s'ils étaient de vieilles
connaissances.

- Le monde est petit, n'est-ce
pas ?

Que fallait-il répondre ? Que pouvait-il répondre ?

Que pouvait-il faire ? La dénoncer au contrôleur et appeler les flics ? Faire une scène ? La gifler en public ? L'ignorer, peut-être ?

- Vous avez une singulière façon de mettre fin aux rencontres inopinés.

Finalement, il ne lui en voulait même pas. Qu'avait-il perdu, du reste ? La voiture était en location, l'assurance se chargerait de récupérer leur bien. Son portefeuille ne contenait que quelques billets de dix et vingt. Ses vêtements avaient besoin d'être changés. La journée n'avait pas été

réellement perdue. Il avait fait une belle rencontre et la ressourcerie pouvait fonctionner quarante huit heures sans lui. Les papiers d'identité peut-être.

Il s'enquit :

- Je ne veux rien savoir de vos motivations, mais pouvez-vous me rendre mes papiers d'identité ? Les avez-vous seulement ?

Elle lui répondit d'un doux sourire avant d'ajouter d'une voix claire comme un torrent de montagne.

- Je suis désolée. J'ai tout bazaré. Je n'ai gardé que l'argent. Il doit y avoir cinquante ou soixante euros.

- Plutôt quatre-vingt. Mais ce sont les papiers qui me sont le plus important. Avec ma figure, vous comprenez...

Elle hocha la tête.

Ne pas avoir la bonne couleur de peau, la conventionnelle du moins, donnait lieu au délicat privilège de se voir contrôlé plus souvent que la moyenne.

- Si vous voulez, je me charge du montant des opérations.

Il lui sourit à son tour.

- Trop aimable.

Il s'écoula quelques dizaines de secondes en silence tandis que le train prenait de la vitesse en s'échappant des entrelacs de rails

qui annoncent l'arrivée dans une gare importante. Elle reprit, plus sérieusement cette fois.

- Ecoutez, voilà ce que je vous propose. Comme nous avons deux heures à passer ensemble, il y a trois solutions.

Il la dévisageait, s'attendant au pire de la part d'une telle effrontée.

- Premièrement, nous passons tout le voyage à pianoter sur notre smartphone comme tous ces gens présent dans ce wagon, quand ce n'est pas sur un ordinateur portable. Je sais que vous n'avez plus le votre. Secondement, nous voyageons en silence, sans échanger une seule

parole. Je ne vous en voudrai pas. Je pense que je suis la dernière personne avec qui vous avez envie de parler après ce qui est arrivé hier.

Il la coupa.

- Détrompez-vous, dit-il amicalement.

Elle eut une moue dédaigneuse.

- Mouais. Bref, il y a enfin une troisième voie. Chacun raconte sa propre vie. Alors, vous comprendrez peut-être ma conduite d'hier.

Ces paroles l'avaient séduit, pour ne pas dire donné l'eau à la bouche.

- D'accord ?

Il répondit par un hochement ostensible de la tête.

- Homme ou femme ?

- Pardon ?

- Le prochain passager qui entre dans le wagon. Homme ou femme ?

Il ne comprenait pas le pourquoi de cet étrange pari.

- Pour savoir qui de nous deux va commencer son histoire en premier.

Il choisit un homme et ce fut un jeune banquier au costume idéalement coupé et aux chaussures sur mesure qui déboula avant de s'asseoir et

déplier son portable afin de travailler sur le portefeuille de ses clients et, du même élan, remplir le sien.

Sébastien se plia au jeu.

Raconter sa vie.

Chacun peut aisément écrire un roman en relatant les anecdotes qui jalonnent son parcours, de sa naissance jusqu'à son âge adulte. Les histoires sont parfois minces, parfois convenues, parfois banales. D'autres fois, elles foisonnent, elles roccambolent. Elles ne sont, jamais, ennuyeuses.

4- Du parcours d'un homme et de sa transformation.

L'histoire de Sébastien commence un beau jour de brousse, en plein Mali. C'était l'été de ses onze ans.

Il avait grandi entouré d'une famille bancale, mais nombreuse et soudée. Là, comme ailleurs dans cette partie de l'Afrique, son père avait été tué quelques années après sa naissance dans un conflit ethnique, à la frontière du Rwanda. Pourquoi s'était-il engagé comme mercenaire ?

Sébastien ne le savait pas, on ne parlait pas de ces choses-là au village, du moins devant les enfants. Sa mère lui avait toujours parlé d'un homme droit et intègre, dont il pourrait, dont il devait se sentir fier.

Elle avait élevé ses trois enfants, lui et ses deux sœurs avec l'aide d'un oncle et d'une tante, du moins présentés comme tels, qui les avaient recueillis dans leur modeste case. Eux avaient sept enfants. Les autres familles du village possédaient également une bardée de gamins grouillants et vociférants : il y avait davantage d'enfants que d'adultes. Même si la vie n'était pas douce et confortable,

Sébastien ne se souvient pas d'avoir été malheureux pendant ces années de dur labeur. A l'âge de sept ans, il devait participer aux tâches domestiques. Aller chercher l'eau fut son premier devoir ; on réservait cette corvée aux plus jeunes. Ensuite, il dû aider aux champs. Une terre aride, pauvre et sèche qui nourrissait à peine ses habitants. On débitait également du bois que l'on vendait à la cité la plus proche. Le transport était une véritable expédition sur des pistes tout juste carrossables. Les filles aidaient à la confection des repas, pillaient le mil, épluchaient courgettes et carottes,

confectionnaient des galettes que l'on faisait cuire sous la cendre.

Sébastien ne se souvient pas d'avoir mangé d'aussi succulents repas que ceux préparés par sa mère et ses deux sœurs. Ils avaient le goût de l'union familiale, même si celle-ci souffrait de l'absence d'un père parti trop tôt. Ils n'étaient cependant pas l'exception : bon nombre de chefs de famille avaient succombés du Sida ou d'une blessure mal soignée, qu'elle soit le fait d'une mauvaise chute, d'une rencontre avec un animal dangereux ou, de plus en plus souvent, le résultat d'altercations de plus en plus communes avec des bandes de

pilleurs. Depuis quelque temps, les hardes de terroristes mettaient le pays à feu et à sang au seul nom d'un Dieu irréductible et impitoyable.

Sébastien ne comprenait pas bien pourquoi il existait plusieurs Dieux. Lors des rares jours d'école au village, le prêtre qui officiait en tant que maitre, ne leur avait-il pas parlé de Jésus ? Celui-ci était tout amour et Dieu le Père grand dans sa mansuétude envers les hommes. Tous les hommes. Et voilà qu'un autre Dieu lui était supérieur ; c'est ce que prétendaient les combattants des Frères Musulmans qui écumaient la

région au nom d'une épuration des mentalités.

La guerre civile menaçait. Chaque jour apportait son lot de mauvaises nouvelles. Les actes terroristes se multipliaient. L'insécurité gagnait, même en dehors des villes. Un matin sa mère le prit tout contre elle et lui parla gravement. Il fallait partir, lui et ses sœurs. Même s'il était moins âgé qu'elles, il devait les protéger. Mais surtout, ne pas rester ici. Elle, elle était trop vieille pour les accompagner. Afin de lui donner le courage nécessaire, elle lui avait juré qu'ils se retrouveraient un jour, quand tout cela serait terminé. Il pourrait revenir, lui et ses deux

sœurs, devenus surement des personnes si importantes, si cultivés et si riches qu'elle aurait même du mal à les tutoyer et les considérer comme ses enfants. Elle se reprit : non, ils étaient et seraient pour toujours ses enfants. Aucune frontière, aucun éloignement ne pourrait changer ce lien irréductible.

Les adieux furent un déchirement, mais déjà les échos de rafales de mitrailleuse résonnaient au loin. Ce fut la débandade. Chacun s'enfuit, croyant sa dernière heure venue.

Sébastien suivit à contrecœur les recommandations maternelles et emmena ses deux sœurs en direction de l'Ouest.

Ils marchèrent ainsi des jours. Leurs provisions, pourtant rationnées, diminuaient inexorablement. Parfois, ils trouvaient à s'embaucher pour une poignée d'heures dans quelques champs ou sur un marché à soulever des caisses presque plus lourdes qu'eux.

Puis il y eut ce jour extraordinaire où ils virent l'Océan. Ils avaient déjà perçu son grondement depuis la veille, se demandant d'où provenait cette rumeur. L'étendue s'étalait jusqu'à l'horizon, sans plus aucun repère pour l'œil humain. Les rouleaux d'écume venaient se briser sur une mince plage de sable. Pour la seconde fois de sa vie, Sébastien

eu le sentiment d'infini ; enfant il avait été fasciné par l'immensité du ciel rempli d'étoiles les nuits où la lune ne brillait pas. Mais là, c'était en plein jour et palpable : rien n'interdisait de s'y plonger tandis que marcher sur les étoiles relevait du pur rêve.

Il fallait du reste embarquer coûte que coûte. Sa mère avait été intransigeante là-dessus. Pour elle, le continent dans son ensemble allait s'embraser comme un feu de brousse. Il fallait au moins mettre un océan entre l'Afrique et des contrées plus accueillantes. Elle lui avait vanté la grandeur et les mérites de la France, en venant presque à regretter l'époque de la

colonisation qu'elle n'avait toutefois jamais connue.

Sébastien et ses deux sœurs n'avaient pas d'argent. Leur mère aurait donné tout ce qu'elle possédait, mais ce n'était sûrement pas assez. Il fallait qu'il se débrouille, qu'il trouve à s'embarquer en échange d'un travail. N'importe quoi. La plonge dans le restaurant d'un paquebot, manutentionnaire sur un cargo, homme à tout faire sur un chalutier.

Ce fut comme aide sur un navire de contrebande qu'il échoua. En échange de la prise de risque lors du passage en fraude, lui et ses sœurs obtenaient la traversée vers l'Europe.

Tout se passa sans anicroche en remontant les côtes de l'Afrique occidentale. On passa Gibraltar au petit matin sans rencontrer de patrouille maritime, puis le petit navire longea cette fois la Costa Brava pour parvenir au large des côtes du Roussillon. C'était de nouveau la nuit.

On approchait des lumières des cités françaises qui se reflétaient sur les eaux miroitantes par un magnifique clair de lune. On y voyait presque comme en plein jour lorsqu'une patrouille de douaniers surgit de nulle part. Des projecteurs furent braqués sur les contrebandiers qui n'eurent d'autre choix que de se jeter à l'eau.

Sébastien plongea. L'eau n'était pas froide. Mais il avait sur lui un gilet de sauvetage bien particulier : il était matelassé de quinze kilos d'héroïne pure qui avait transité on ne sait comment et encore moins pourquoi par Dakar. C'était son passeport pour l'entrée sur le territoire français. Il devait accomplir sa mission. On ne lui en demandait pas davantage.

Il aurait été seul, cela ne lui aurait demandé qu'un effort de natation, discipline dans laquelle il excellait. Les rares moments de liberté qu'il avait bénéficié, plus jeune, avant les obligatoires travaux pour la communauté, il les avait passés dans la rivière

qui courrait paresseusement à un jet de pierre du village. Seulement, il y avait ses deux sœurs. En aucun cas, elles ne pouvaient rester seules à bord. Les autorités auraient vite fait de les reconduire à la frontière, direction n'importe quel pays d'Afrique. En l'absence de papiers réguliers, on ne s'embarrasserait pas de précisions géographiques.

Elles ne voulaient pas plonger, ne sachant quasiment pas nager. Les côtes n'étaient qu'à une demi-lieue. Il considéra que le jeu en valait la chandelle. Du reste, il n'avait pas le choix. Echouer si près du but était inconcevable. Alors, il les souleva gaillardement

et les jeta dans l'eau tiède tandis que les hauts parleurs de la vedette policière résonnaient d'imprécations menaçantes.

Sébastien se débattait entre ses deux sœurs, terrorisées par l'eau qu'elles avalaient par moment. Leurs têtes disparaissent sous la surface pour en émerger dans un hoquet éclaboussé. Il leur avait demandé de s'accrocher à ses épaules. Cela entravait ses mouvements pour avancer, mais il tenait bon. Le gilet, lesté de quinze kilos de poudre pure, le tirait par le fond. Il suffoquait. La côte semblait être si près et pourtant, malgré tout ses efforts, elle paraissait s'éloigner lentement, comme un train qui

s'enfuit. Il tentait vaille que vaille de maintenir ses deux sœurs à l'air, veillant à ce qu'elles ne paniquent pas davantage.

Se délester de son chargement était signer un aller simple pour le retour au bercail. Les passeurs qui attendaient la livraison, là-bas, planqués aux abords de la plage, ne lui feraient pas de cadeau. Peut-être même serait-il purement et simplement abattu comme on abandonne un mouchoir qui ne sert plus, on jette une bouteille vide. Quant à ses deux sœurs, il n'osait imaginer ce qui pourrait leur arriver.

Et même si on lui laissait la vie sauve, il serait seul dans ce grand

pays dont sa mère lui vantait les mérites : les droits de l'homme, Jean Jacques Rousseau, les belles avenues, la richesse à chaque coin de rue, Victor Hugo, les plaines verdoyantes, les fleuves majestueux, Saint Exupéry, les assiettes toujours pleines, les études dans les grandes écoles, la réussite, peut-être même la gloire.

Sans argent, sans connaissance, débarqué en haillons et devant protéger ses deux sœurs, il ne tiendrait pas deux jours. Il le savait. Il tint bon. Il le fallait.

Alors, il puisa au plus profond de lui de nouvelles ressources. Encore un quart d'heure, une demi-heure tout au plus et il

sentirait le sable sous ses pieds.
Le sable, la terre de France.

Déjà on n'entendait plus les vociférations du haut-parleur. Les douaniers devaient inspecter le navire de contrebande, se désintéressant des occupants qui allaient forcément devoir échouer sur les plages les plus proches. Il serait bien temps alors de les récupérer comme du menu fretin dans une épuisette : leurs collègues gendarmes, restés sur la terre ferme exécuteraient les ordres.

Toutes ces pensées virevoltaient dans sa tête. Il repensait à ses jeunes années, difficiles, mais qui, en cet instant présent où la mort rôdait autour de lui, pour lui

mais surtout pour ses sœurs, devenaient de tendres souvenirs empreints d'une nostalgie du bon vieux temps. Le temps de l'insouciance où la seule inquiétude était de savoir s'il y avait quelque chose à manger le soir.

Il fut tiré de ses réflexions par un cri plus perçant d'une de ses sœurs. Elle venait de lâcher prise et se débattait comme une furie dans les eaux écumantes, ajoutant ainsi au péril de se noyer. Comme dans les sables mouvants, il ne fallait surtout pas bouger. Rester allongé à la surface, en essayant de battre les pieds. Sébastien le leur avait bien recommandé, si toutefois elles

venaient à glisser de ses épaules. Il leur parla des sables mouvants à l'écart du village où il était strictement interdit aux enfants d'aller jouer. Mais ses recommandations se perdaient dans la nuit et les flots. Il essaya de secourir sa plus jeune sœur et, par ce mouvement, perdit l'autre. Il allait de l'une à l'autre, leur parlant doucement mais fermement, tentant de les maintenir à la surface. Il n'avancait plus guère et voyait, de seconde en seconde, le paradis des côtes françaises s'éloigner à tout jamais.

Jamais il ne parviendrait à atteindre cette plage qui lui tendait les bras.

Pendant un temps qui lui sembla infini mais qui ne dura pas une heure, il s'échina à soutenir ses sœurs, tant physiquement que moralement. Il haletait, plombé par son chargement qui serait cependant son laissez-passer ou, s'il était accueilli par les forces de l'ordre, son billet de retour au pays, assorti d'un passage plus ou moins long derrière les barreaux d'une prison.

La mer était cependant d'un calme arrogant. Sans son double chargement, il aurait atteint la plage en quelques minutes, sans forcer, sans même être essoufflé par l'effort fourni. Mais cette nuit était celle de sa vie. Pour la première fois, il se sentait

réellement responsable de deux vies ; de surcroît, les plus précieuses à ses yeux et à son cœur.

Plusieurs fois, il manqua de couler, se faire happer par les flots tièdes d'une mer d'huile. Il n'entendait plus aucun bruit autour de lui, juste le clapotis de ses membres dans l'eau et son souffle. Même ses sœurs ne hurlaient plus dans la nuit.

Enfin, après tant et tant de prouesses aquatiques, il sentit ses pieds toucher le sol. Il se releva. L'eau lui arrivait à la poitrine. Il était à dix mètres de la plage. Il hissa ses deux sœurs, une sous chaque bras dans un ultime effort, à la limite de

l'apoplexie. Et se laissa tomber sur le sable mouillé. La plage était déserte. Pas de trafiquants, pas de policiers. Il sombra dans une sorte de mauvais sommeil. Il était allé au bout de ses forces et ses muscles ne répondaient plus. Seul son cœur semblait fonctionner en mode survie.

Il ne sait pas combien de temps il resta ainsi, échoué sur cette plage française. La nuit était encore bien noire lorsque son épaule fut secouée par une main inconnue.

Il se releva au prix d'un effort inouï. Devant lui, se tenait un homme en tenue de camouflage. Dans son dos, deux sbires attendaient les ordres.

Ils n'avaient pas l'air de policiers.
Et ce n'en étaient pas le moins du monde.

Les trafiquants entendaient récupérer leur bien.

Une fois ses idées remises en place, il n'eut qu'une pensée : ses sœurs.

Et là, il crut mourir une première fois.

A ses côtés, deux corps gisaient sans vie, comme deux cadavres que la mer seule aurait rejetée.

Tous ces efforts pour un tel résultat !

Il ne pleura pas. Il lui semblait être devenu étranger à tout cela, un spectateur de sa propre vie.

Dorénavant, elle ne valait plus la peine d'être vécue. Quelque chose venait de se briser au plus profond de lui, au cœur de son cœur, au centre de sa conscience, au foyer même de son âme.

Il existe des moments si pénibles que l'entendement ne peut appréhender. La vue des camps de concentration, des charniers humains, des explosions de bombes, des fusillades sans objet, participe à ce sentiment d'irréalité. On ne se sent soudain plus impliqué, même en tant qu'acteur de la scène. On devient un simple témoin d'une scène extérieure, à laquelle on n'entend absolument rien. Le cerveau use de ces subtilités pour se protéger

de la démence. Devant un tel spectacle, soit on devient fou, soit on devient dur, inhumain. Ce qui revient à peu de chose près au même.

Sébastien, le petit garçon Malien qui avait traversé la Méditerranée en quête d'un avenir radieux, était mort cette fin de nuit, sur une plage inconnue.

Dorénavant, il serait Sébastien, l'homme de main d'une certaine pègre Marseillaise. Devenant à son tour dur pour ne pas que l'immonde blessure ne s'ouvre à nouveau.

Deux jours plus tard, il serrait la main puissante d'Alberto

Peccadilli, un Marseillais d'origine napolitaine et corse à la fois, tout un pedigree. Il dirigeait le premier réseau de trafic de drogue du grand sud, sachant louvoyer entre les autorités et la police, arrosant ici et là, affichant une vitrine irréprochable grâce à des entreprises tout à fait légales. Immobilier, concessions automobiles, réseau de distribution pour les grandes surfaces. Il s'imposait également dans le commerce électronique, modernité oblige. On estimait à environ cinq mille personnes travaillant directement ou indirectement pour lui. Quasiment une multinationale. Inattaquable. Imparable.

La branche hors légalité était d'une opacité digne d'un réseau de résistance. Peccadilli avait été à bonne école. Deux de ses oncles corses avaient fait partie du maquis en 1943/1944. Ils étaient morts en héros, leurs faits d'armes dûment remarqués. Il avait donc grandi sous le regard franc et volontaire de ses deux aïeux, figés une fois pour toute sur une photo en noir et blanc, posant aux côtés de leurs compagnons un matin de printemps 1944 quand tout semblait leur sourire. Le cliché trônait sur le large buffet de la cuisine comme un rappel à l'ordre. La fierté d'une famille digne.

Sébastien fut salué pour son dévouement et sa conscience professionnelle. Il reçut le meilleur accueil possible, Peccadilli allant jusqu'à voir en lui un possible petit fils qu'il n'avait pas eu.

Très vite, il gravit les échelons de l'organisation cachée.

Sa vie était devenue une sorte de cliché. Evoluant dans ce milieu de trafiquants en tout genre, il débuta par la collecte parfois musclée de loyers impayés. Intimidations, rackets, transport de fonds pas vraiment légaux, protection de personnalités en vue : rien n'échappait à ce jeune africain à l'ambition débordante. En réalité, ses employeurs se

trompaient sur son compte. S'il paraissait avoir les dents longues, c'était davantage par dépit, par dégoût d'une vie qui n'en était plus une à ses yeux, rongé par une culpabilité insondable que par réel désir de réussir.

Les mois, puis les années se succédèrent, installant ainsi une certaine routine. Même les vies les plus chaotiques, les plus décousues, les plus incertaines finissent par tomber dans une sorte d'habitude, semée de rites et de repères immuables.

Sébastien organisait maintenant des échanges avec le moyen orient, d'où provenait la marchandise de la meilleure qualité. On avait abandonné la

filière Africaine, qui n'était somme toute qu'un relais à une organisation Indonésienne ou Philippine, on n'avait jamais vraiment su.

Dorénavant, l'organisation Marseillaise traitait directement avec les labos Turques et Irakiens. La drogue, produite dans les pays du Caucase en majorité, transitait par Izmir ou Istanbul.

Sébastien assurait le bon fonctionnement du transport, parfois par mer, le plus souvent transitant via la Bulgarie, la Roumanie, la Hongrie, l'Autriche et le nord de l'Italie. Les contrôles étaient plus drastiques dès la sortie de la Hongrie et il

fallait faire preuve d'ingéniosité mais Sébastien avait davantage en charge l'acheminement via les Carpates. En quelques mois, il pratiquait les langues utilisées dans les Balkans avec quasiment aucun accent occidental. Il maniait du reste très bien le turc. Polyglotte par hasard, routard par nécessité, il s'avérait là encore un très bon élément. Sa confiance en lui faisait des merveilles. On n'aurait jamais soupçonné que cette aisance n'était que le résultat d'un ravage intérieur dont il se sentait le seul responsable. Il n'était plus lui-même, ne ressentait absolument rien puisque ses sentiments étaient restés définitivement sur cette plage du Roussillon. Il était

en sursis, n'avait peur de rien, pas même de la mort. Il était déjà mort, il n'attendait plus qu'un linceul, une tombe.

C'était un jour comme tant d'autres, semblable à quantité de même journées. Il avait atterri à l'aéroport d'Istanbul tôt le matin quand les brumes enveloppent encore les coupoles des mosquées. Un taxi, une vieille Mercedes qui grinçait de tout ses essieux, l'avait conduit aux entrepôts d'une soit disant société d'import-export située dans la banlieue sud de la ville. Là, il avait rencontré Jamar, le contact régulier de l'organisation. Il avait inspecté les paquets de

marchandise : on aurait juré des sacs d'engrais et c'était bien ce qu'ils étaient censé représenter aux yeux de la loi. Le chargement avait été réglé. Une simple signature électronique. Le temps des valisettes remplies de billets de 200 et 500 était désormais révolu. La société de Jamar, dont le siège social et les actifs étaient basés aux Bahamas, serait créditée du montant exact en dollars dans l'heure même.

Sébastien n'était pas là pour faire du tourisme. Aussitôt après s'être assuré que le chargement était bien parvenu dans le coffre d'un trente huit tonnes estampillé du logo TIR à l'arrière (pour Transport Internationaux

Routiers) et que le chauffeur lui paraissait l'innocence même (il avait été embauché par la société TED : Trans Europe Direct ignorant ce qu'il transportait ou, plus exactement, sachant qu'il allait conduire vingt tonnes d'engrais chimiques à travers l'Europe du sud mais sans se douter que parmi ces vingt tonnes, cinq cent kilos ne seraient pas épandus dans les champs Français et Italiens mais finiraient leur voyage dans les veines de la jeunesse désœuvrée des pays respectifs), il s'était dirigé vers l'aéroport pour rentrer directement à Marseille où d'autres tâches l'attendaient. Toujours le même recommencement.

Parfois, il suivait la cargaison dans une petite berline louée pour l'occasion sous un faux nom. Là, il avait une totale confiance et sa présence dans la cité fosséenne était de rigueur le jour même.

Cependant le hasard joue sa propre partition. Un enchaînement de circonstances parfaitement orchestré allait contrecarrer le scénario idéal.

Il était rentré à Marseille lorsque, le lendemain à l'heure prévue où le chargement devait arriver à destination, on n'avait pas de nouvelles du camion et de son chauffeur. La journée entière se déroula dans l'incertitude et l'angoisse. On avait contacté

Jamar : il ne savait rien, mais allait mener son enquête si toutefois la cargaison était encore sur le sol turc. Il était vingt et une heure et on n'avait pas de nouvelles. Il y avait fort à parier que l'incident avait dû avoir lieu en Turquie - une fois en Europe, on aurait été prévenu par la société intermédiaire chargée du transport légal de la marchandise d'un éventuel contrôle, d'une panne ou d'un accident.

Sébastien commençait à s'inquiéter, il était le seul responsable de la livraison aux yeux de l'organisation. Il sauta dans le premier avion pour Istanbul. Trois heures plus tard, il conduisait l'une des Mercedes

prêtée par Jamar lui-même. Il refit le même parcours que le trente huit tonnes deux jours plus tôt. Il ne remarqua rien de spécial.

C'est en rentrant vers Istanbul qu'un détail le troubla. Il fit demi-tour et fila droit chez Jamar. Le jour se levait et le contact n'était pas dans son atelier. Jamar avait une petite affaire de taille de pierres précieuses, comme couverture à ses entreprises illégales. Du reste, il arrosait largement la police locale dans un pays où la corruption fait partie des mœurs au quotidien.

Puisque le camion n'était nulle part en panne sur le territoire turc, qu'il n'avait pas été

enregistré à la douane (on s'était renseigné), la seule explication venait d'une tentative de la part de Jamar de s'accaparer la marchandise. Il n'était plus tout jeune et désirait peut-être prendre sa retraite sur un coup d'éclat. La piste d'un traître parmi ses hommes semblait plutôt hasardeuse : Jamar avait la réputation de n'avoir aucun humour sur ce genre de choses, d'une susceptibilité malade.

Pour Sébastien, tout corroborait à la culpabilité du contact Turc, dont il n'avait pourtant jamais eu à se plaindre. Professionnel et réglo, ne laissant jamais rien au hasard, c'était un homme en qui on pouvait faire confiance.

Comme quoi, il faut toujours se méfier de l'eau qui dort et, règle numéro un, ne jamais, jamais faire confiance à quiconque. Cette méfiance devait même s'accroître à mesure que l'on avait à faire à des personnes haut placées dans la pyramide de la malhonnêteté. Plus on était responsable, plus on devenait soupçonnable.

Telle était la philosophie de Sébastien.

Il contacta deux ou trois individus avec lesquels il avait eu à faire en Turquie ces dernières années. Des hommes probes et loyaux. Il mit deux heures à retrouver la trace du camion. Bien entendu la marchandise avait disparu.

Sébastien avait une vague idée où chercher cinq cent kilos de pure blanche. Jamar avait deux possibilités. Ou revendre au détail, ce qui nécessitait un réseau qu'il ne possédait pas. Ou négocier l'intégralité à un autre trafiquant. Dans cette seconde option, plus réaliste, il fallait qu'il stocke la marchandise quelque part. C'était risqué. Il avait donc prémédité son coup et, peut-être que déjà, la poudre voguait vers d'autres cieux. Sébastien lista mentalement les organisations capables d'absorber une telle quantité dans des délais aussi courts.

Alex Tchenko était le candidat idéal.

Il chapeautait une mafia russe depuis quinze ans, ayant hérité l'affaire d'un oncle connu pour avoir fait fortune en pactisant avec les nazis en son temps. Joli curriculum. Le neveu était à son image : sans scrupules, ni foi ni loi. Il tentait depuis quelques années de se diversifier et se blanchir en investissant à la fois dans l'énergie (le gaz principalement, le pétrole du Caucase n'ayant plus la côte par ces temps de voitures électriques) et le numérique. Il entendait concurrence d'ici peu les différents moteurs de recherche et les plateformes d'achat en ligne. Cependant, il poursuivait ses activités liées à la prostitution et au trafic lucratif

de drogue. Seul domaine où il n'officiait pas : la vente d'armes. Trop risqué.

Sébastien connaissait l'emplacement de quelques entrepôts du magnat russe. L'un était tout proche d'ici. A la frontière de l'Azerbaïdjan. Il fallait toutefois traverser tout le pays. Hors de question de s'y rendre sans prendre la voie des airs. Il réussit à convaincre un pilote amateur de l'emmener dans son bimoteur, moyennant une petite liasse de billets.

L'urgence était de remettre la main sur la cargaison, ensuite il s'occuperait personnellement de Jamar. On appelle ça la conscience professionnelle.

Sans rentrer dans les détails de ce voyage houleux (la situation était en train de dégénérer dans l'est de la Turquie - l'Arménie revendiquait des territoires à l'Azerbaïdjan ou l'inverse, peu importait qui avait commencé, ça sentait la guerre civile à plein nez et cela rappela à Sébastien ses jeunes années et pourquoi il en était arrivé là aujourd'hui), il parvint tout de même dans une zone apparemment désaffectée, entre deux montagnes ocres. De vastes hangars faits de tôles et de briques. A l'intérieur on stockait des marchandises pas toujours très légales. Sébastien aurait aimé avoir de la compagnie, des hommes en qui il ait confiance ; s'il se trouvait seul face aux

hommes de Tchenko, il ne donnerait pas cher de sa peau.

Il n'y avait pas âme qui vive dans ces locaux apparemment laissés à l'abandon. Il stoppa la vieille Chevrolet dans un nuage de poussière. Il avait réussi à louer l'antiquité à la bonne franquette, comme ça se passait en Turquie. A croire que cette partie du monde fonctionnait sur des bases toutes différentes de celles qui régissent le reste de la planète. Il fallait sans cesse s'adapter.

Il fit voler une porte qui ne tenait que par un miracle et trois gonds pourris. Aussitôt deux sbires furent sur lui. Sans ergoter, il déchargea son Glock dans leurs

poitrines avant qu'ils n'aient pu le mettre en joue.

Etait-ce aussi simple que ça ?

Il n'avait pas pensé que cinq cents kilos de poudre demanderait du temps pour la charger dans la Chevrolet et que celle-ci ne supporterait peut-être pas ce surpoids.

Il fallait quand même tenter l'aventure. Revenir avec des hommes de confiance prendrait trop de temps. S'adapter, toujours s'adapter.

Il repéra les sacs estampillés engrais et se mit à l'ouvrage. Il n'avait pas chargé la moitié de la cargaison qu'un remue-ménage se fit entendre à l'extérieur. Des

bruits de véhicules qui stoppent brutalement, des portières qui s'ouvrent à la volée, des exclamations dans une langue inconnue.

La police. Voilà qui expliquait du reste l'apparent abandon du site. Instinctivement, Sébastien se replia dans une petite salle située dans les combles et que l'on atteignait par une échelle de cordes. De sa position stratégique, il aurait une vue imprenable sur la suite des événements sans qu'on puisse le voir, sauf si les policiers entendaient examiner chaque recoin de l'entrepôt. Il réfléchit un moment et supputa que Jamar avait tout organisé. La facilité

avec laquelle il avait trouvé un pilote consentant à l'embarquer sans poser trop de questions, la simplicité de la location de la voiture, jusqu'au faible gardiennage du site. Tout était calculé. Plutôt que faire justice soi-même, Jamar avait permis une arrestation en bonne et due forme, un joli flagrant délit qui vaudrait dans ce pays, Sébastien le savait parfaitement, rien moins que la peine de mort après un simulacre de procès envoyé en deux temps trois mouvements, sans jury, sans avocats. De la belle besogne. Rien à redire.

Il songea à comment sortir de ce guêpier lorsqu'il entendit un bruit de gorge, puis un crachat. Il se

retourna. Dans la pénombre du petit grenier, un homme le fixait de ses prunelles flamboyantes. Sébastien se rapprocha, l'homme leva la tête. Alors il put le distinguer mieux.

L'inconnu portait une chasuble de moine dont on pouvait relever la capuche. Ses cheveux étaient légèrement bouclés, son visage dissimulé par une barbe d'une semaine, un nez franc, des yeux clairs qui lançaient de vraies piques, de vrais scanners qui donnaient l'impression de voir au travers de l'enveloppe corporelle, jusqu'au plus profond de l'âme, dans les moindres recoins du subconscient.

- On dirait que tu es dans une position que je qualifierais d'inconfortable, n'est-ce pas ?

Sa voix était légèrement éraillée avec un fond d'accent yiddish.

Tandis que les policiers inspectaient le local dans ses moindres recoins, l'inconnu le retint par la manche et le força à l'écouter.

Ce qu'il lui dit changea la vie de Sébastien à un point dont il n'aurait pas pu imaginer les conséquences futures.

- Tu te trouves à un carrefour de ta vie, jeune homme. Je suppose que, pour en être arrivé là, tu as déjà dû passer par ces fameuses intersections où plusieurs

chemins s'offrent à toi. Tu dois faire un choix qui conditionnera toute ta vie future. En réalité, la vie n'est faite que de ça : une succession d'alternatives cruciales, disséminées le long d'une vie dictée par les autres le plus souvent, quelquefois les événements naturels. Certains ont davantage de possibilités de choisir leur avenir, mais chacun a, au moins une fois, une décision à prendre. Le plus difficile est encore de décider pour les autres. On appelle ça la responsabilité.

Les élucubrations pseudo philosophiques de l'inconnu commençaient à m'irriter. Je n'avais pas du temps à perdre à

écouter sagement des considérations symboliques. Alors que je voulais m'en aller, il me retint plus fermement. Sa poigne était ferme, un vrai étau. Il continua, imperturbable.

- Si la police te découvre ici, c'en est fini de toi. Les autorités voudront faire un exemple et on n'hésitera pas à faire passer les deux sbires que tu as supprimés pour deux policiers dans l'exercice de leurs fonctions.

Je m'étais accroupi pour mieux entendre ses paroles, presque étouffées maintenant. Peut-être avait-il une solution à m'apporter. Je ne perdais rien à patienter quelques minutes de plus et je n'avais, de toute façon, aucun

plan pour m'en sortir. Sa voix n'était maintenant plus qu'un murmure où son accent yiddish ressortait plus fort encore.

- Je souffre d'un cancer de la gorge qui s'étend, semaine après semaine. Bientôt, je ne pourrai plus manger, ni même respirer. On m'intubera durant les quelques mois qu'il me restera à vivre. Je ne veux pas finir comme ça. Plutôt mourir pendu ou électrocuté. Une belle mise en scène pour le Grand Départ.

Il esquissa un rire qui ressemblait davantage au bruit d'une chaudière mal réglée. En tout cas, il ne mentait pas sur sa pathologie.

- Ne me remercie pas. Cette bonne action, je la dois depuis des années et, même si je ne crois qu'en ce bas monde et que deux et deux ne feront toujours que quatre, je préfère franchir cette étape avec un vrai bon de sortie, une sorte de passe-droit pour ce qui vient après. Si toutefois il y a quelque chose. Je ne le pense pas, mais sait-on jamais ? Alors je tiens à mettre toutes les chances de mon côté. Ca ne me coûte rien. Ou presque. Et puis, cette ultime bienveillance, je la dois aussi à un monsieur, un vrai, lui. Il y a quelques années de cela, il m'a tiré d'un mauvais pas, comme je tente de le faire pour toi aujourd'hui.

L'homme toussa en s'efforçant de faire le moins de bruit possible. Mais cela alerta cependant les policiers qui ratissaient le dépôt. Il ne restait que quelques secondes avant leur venue dans ce grenier improvisé.

Il reprit, d'une voix caverneuse, brouillée par les nodules qui émaillaient sa trachée.

- Pas de merci, donc. Ce que je fais, je le fais autant pour moi et en mémoire de mon bienfaiteur que pour toi. Je n'exige même pas de toi que tu prennes ensuite la bonne décision quant à la suite de ton existence. Fais ce que tu veux de ta vie, cela ne me regarde plus. Tu peux rester délinquant et finir soit en prison, soit une balle

entre les deux yeux, car c'est le destin obligé de ceux qui vivent en marge de la légalité. Ou alors, tu peux choisir de te tourner vers les autres. Les rendre heureux. Tu verras, c'est une vie bien plus intéressante.

Sébastien voulait remercier le vieil homme. Il esquissa un geste mais l'autre opposa sa main en signe de refus et l'exhorta à filer sur le champ. Il grimpa sur le toit de tôles tandis que les policiers appréhendaient son bienfaiteur. Ils échangèrent des paroles dans une langue que Sébastien ne comprit pas. L'homme assumait son entière responsabilité concernant la drogue.

Et Sébastien put s'échapper par les toits, puis en courant ventre à terre jusqu'à la frontière Arménienne. Il utilisa les quelques liasses de billets qui lui restaient pour regagner la Turquie et sauter dans le premier avion.

Une fois assis en classe affaire toute la tension des dernières heures se relâcha soudainement et il plongea dans un rêve tellement réel qu'il se réveilla en sueur. Une hôtesse appuyait sa main sur son épaule en lui parlant à voix douce « réveillez-vous, nous sommes arrivés, Monsieur ».

Il n'avait pas de bagage. Il descendit la passerelle. Il était le

dernier passager du vol. Sur le tarmac, deux policiers typés l'attendaient. Le premier lui prit fermement le bras, qui lui donna l'impression d'une pince d'acier enserrant son avant-bras et cette sensation lui rappela son bienfaiteur à la frontière Arménienne, tandis que le second lui intimait l'ordre de les suivre. Il avait un mauvais accent turc. Il remarqua une vieille guimbarde stationnée à proximité mais les deux policiers l'emmenèrent dans une salle déserte de l'aéroport.

A partir de là tout s'enchaina très vite comme dans un film écrit par Oliver Stone : Midnight Express. L'un de ses préférés avec

Scarface et les Affranchis de Scorsese.

On l'obligea à monter dans le premier avion en partance pour Istanbul. Les deux flics l'enserraient de près. A l'arrivée du vol, il fut menotté et poussé sans ménagement à l'arrière d'une vieille Ford, puis interrogé dans un anglais à couper au couteau, puis emprisonné sans bien en comprendre le motif et l'impossibilité de prévenir le moindre avocat, de joindre l'ambassade de France, de lancer le moindre appel au secours. Que leur aurait-il dit, du reste ? Il n'était qu'un délinquant, trafiquant de drogue. Ce qui lui

arrivait était le prix à payer. La part du risque.

Il croupit moins de cinq jours dans une geôle humide et crasseuse.

Le procès fut expédié en vingt minutes. Sébastien pensa furtivement que, dans ce pays, la justice ne s'épanchait pas et les tribunaux ne devaient pas être engorgés comme le sont ceux de vraies démocraties. C'est peut-être leur signe distinctif, justement.

La sentence était prévisible. Reconnu possesseur de plus d'une demi tonne de poudre blanche pure, Sébastien était

condamné à mort. Purement et simplement. Pas de chichi.

Un ressortissant Français lambda aurait ému sa famille, ses proches, ses amis. Ils auraient remué ciel et terre, contacté leur député, peut-être fait remonter le cas en haut lieu. On aurait dépêché un envoyé spécial, averti l'ambassadeur. On aurait négocié, parlementé, tenté de commuer la peine en réclusion à perpétuité dans un premier temps. La presse s'en serait mêlée. L'opinion publique aurait fait pression. Avec un peu de chance, le Président lui-même aurait pesé sur la décision, pour peu que des échéances électorales soient en vue et le besoin de redorer une

image forcément écornée par l'exercice du pouvoir.

Tout cela lui était impossible, interdit. Il n'avait aucune circonstance atténuante. Il demeurait dans l'ombre. Il avait joué et puis avait perdu. C'était sa vie. D'abord la culpabilité de la mort de ses deux sœurs, le déchirement de l'abandon de son pays. Sa mère apprendrait-elle un jour ce qui était en train de lui arriver ? Finalement, il trouva cela logique, cohérent dans son déroulement. Une punition divine en quelque sorte. Le juste retour des choses.

Il fut jeté en prison. Mais cette fois, il n'était pas seul. Un vieillard était à demi allongé sur

la pailleasse qui servait de lit. Il ressemblait étrangement à l'inconnu qui l'avait tiré d'embarras dans ce grenier de l'entrepôt en Arzerbaïdjan. Il avait les mêmes cheveux filasse et la voix éraillée de ceux qui souffrent de tumeurs à la gorge.

Lorsque deux êtres humains se retrouvent ensemble, coupés du monde, ils ne peuvent s'empêcher de se raconter. Que ce soit dans le désert le plus inhospitalier, sur la banquise fouettée par un vent déchainé, au cœur de la jungle impénétrable ou croupissant dans une cellule turque en l'attente de la sanction suprême.

Le vieil homme n'était pas si vieux, il n'aurait à peine put être

le père biologique de Sébastien, mais en prison les années comptent double. Il moisissait ici depuis bientôt dix ans. Il n'en ferait pas davantage. Il serait bientôt libre, disons deux ou trois ans. Mais il sortirait les pieds devant. Il le sentait, il s'épuisait à ne pouvoir rien faire.

C'était un opposant au régime, emprisonné à vie.

Il se pencha sur Sébastien, voulu lui proposer un marché et tapota machinalement son épaule. La pression de sa main se faisait de plus en plus insistante et Sébastien ne comprenait pas la signification de tout cela.

Alors il ouvrit les yeux. Une hôtesse lui intimait gentiment de se réveiller. L'avion venait d'atterrir à l'aéroport de Berlin. Il était en sueur. Ce rêve était maléfique.

Il patienta deux heures dans l'attente du vol à destination de Marseille. Dans sa tête, tout se chamboulait constamment. Des personnages se mélangeaient les uns aux autres.

Peccadilli et son rire d'ogre, le prenant par les épaules et lui assurant un avenir grandiose : du fric, des filles, de belles voitures, de la reconnaissance. Jamar et son demi-sourire, lui assurant que le chargement était ok. Puis le

vieil inconnu lui assurant la vie sauve, sans condition.

Pendant deux heures, il réfléchit à sa vie. Il était, à nouveau arrivé à un de ces fameux carrefours dont lui avait parlé l'inconnu du grenier de l'entrepôt. C'était la seconde fois. Il n'y en aurait peut-être plus d'autre. Il y a quelques années, sur une plage du Roussillon, il avait déjà prit une décision lourde de conséquences, en abandonnant ses sœurs à la noyade. Il reconnaissait maintenant s'être trompé. Alors, pour la seconde fois de sa vie, il prit une décision. Et grimpa dans le premier avion à destination de la France. Il allait atterrir à Lyon.

Il se renseigna discrètement. Dans le milieu Marseillais, on le tenait pour mort. Electrocuté sur la chaise électrique quelque part en Azerbaïdjan.

C'est comme ça qu'il entama une nouvelle vie.

Il travailla pour Emmaüs dans un premier temps. Il collectait les vieux meubles dont les héritiers ne voulaient plus s'encombrer, les vêtements encore en bon état mais passés de mode, des vies entières qui se résumaient en un bric-à-brac que l'on braderait vite fait. Il donnait enfin un sens à sa vie. Bien entendu la fiche de paie n'était pas la même qu'à Marseille, mais au moins il avait un bulletin de salaire en bonne et

due forme, avec son nom inscrit noir sur blanc et ses cotisations légalement réglées.

Cela lui était accessoire, de toute manière. Il ne cherchait plus à faire fortune, mais à s'enrichir intérieurement. Le regard reconnaissant et le demi-sourire que les indigents lui renvoyaient lors des redistributions valaient largement les épaisses enveloppes de Peccadilli.

Au bout d'un an, il eut l'opportunité de créer sa propre association d'aide. A Emmaüs, il se sentait bridé : finalement, on ne faisait que délester les uns pour offrir aux autres. Il constatait un manque dans cette sorte d'assistanat. Un peu comme

on raconte des histoires aux enfants. A son avis, il était plus salubre de leur apprendre à lire.

Il put obtenir un grand local, une ancienne usine de tannerie transformée en entrepôt bientôt désaffecté qui revint à la mairie. On lui fit grâce du loyer pendant deux ans. Sous l'immense verrière de ce vaste hangar situé sur les quais de la Saône, il entreprit non plus de proposer des fournitures de base, meubles, petits appareils, des vêtements, des jouets en période de Noël, mais des sortes d'ateliers où des bénévoles ayant une spécialité la partageait avec ceux qui n'avaient plus rien que leurs bras et la volonté de s'en sortir.

Plus qu'une activité, un savoir faire, on leur rendait leur dignité.

Des mamies qui s'ennuyaient dans leur maison isolée vinrent apprendre à des jeunes femmes issues de l'immigration comment coudre, tricoter, rafistoler ce qui pouvait encore servir. Un groupe s'investit dans la préparation des repas quotidiens de tout ce petit monde. Car l'idée s'était propagée d'un bout à l'autre de la ville. On venait de loin pour se retrouver sous cette verrière qui avait offert, il y a cent ans, une vraie vie à ce quartier.

Au Québec, où le concept avait été mis en place quelques années plus tôt, on appelait ces endroits d'échange des ressourceries. Ici,

ce fut tout simplement la Verrière.

Très vite, cela fit tache d'huile. Un ancien professeur d'histoire géo vint partager sa passion des livres. Non seulement, il mit sa propre bibliothèque à disposition de tous, mais il aida ceux qui ne lisaient pas à ouvrir de vrais pavés, jusqu'à des ouvrages de philosophie. Un mécanicien à la retraite venait réparer les vélos, régler les moteurs, changer un filtre. Ce n'était pas un garage : comme toutes les activités d'aide présentes à la Verrière, on ne venait pas faire réparer un appareil défectueux, mais on venait trouver de l'aide pour le faire soi-même.

L'atelier d'informatique avait un immense succès qui fut porté à son apogée le jour où l'on inaugura le propre site internet de l'association.

On venait pratiquer la peinture, la sculpture, on fabriquait ses propres vêtements. Une chorale vit le jour et donna au bout de six mois de répétitions acharnées ses premiers concerts dans l'église du quartier qui accueillit aussi une petite formation jazz deux soirs par mois.

Le quartier populaire revivait. Les gens qui n'avaient rien retrouvaient un espoir.

Ce fut Amhed qui fut le premier à retrouver un travail, grâce aux

talents de monsieur Bertrand, DRH fraîchement à la retraite, qui formait les candidats à la recherche d'emploi à élaborer les meilleurs Cv et lettres de motivation, les aiguillait dans leurs démarches auprès des entreprises. On sabla le champagne. Un an après, on organisa une petite fête pour la centième embauche, la même semaine où Ahmed prenait du galon : laveur de vitres, il fondait sa propre société, épaulé par les talents administratifs de Robert Constant, ex avocat du droit des entreprises.

Un petit groupe de jeunes émit l'idée de fonder un journal. Il s'appellerait la Verrière et

offrirait une tribune à tous ceux qui désiraient s'exprimer. On y trouvait des petites annonces, des textes, des poèmes, des pamphlets, mais aussi des recettes de cuisine et l'agenda des manifestations qu'organisait l'association.

Voilà comment Sébastien oeuvrait dans ce quartier Lyonnais pour venir en aide aux plus démunis tout en offrant à ceux qui avaient leur vie désormais dans les leur dos une seconde reconnaissance sociale.

Le Tgv filait à pleine vitesse, rendant le paysage flou si l'on

parvenait à fixer un point fixe. Sébastien se détendit. Il avait la gorge sèche. Elle lui tendit une demi-bouteille d'eau minérale.

- C'est aimable à vous...
Comment dois-je vous appeler ?

La jeune femme prit un air ingénu et lui retourna la question.

- Vous, comment aimeriez-vous m'appeler ?

Sébastien fronça les sourcils. Elle ressemblait à une forteresse dont il serait difficile de forcer l'accès. Se méfiant de tout et de tous, elle était constamment sur la défensive malgré son air avenant et son sourire d'apparente innocence.

- Je ne sais pas. Si on nous donne un nom, c'est justement pour que les gens n'aient pas besoin de se creuser les méninges pour en trouver un.

La jeune femme s'enfonça dans le fauteuil en tissu, un air de victoire sur les lèvres.

- Justement. N'avez-vous pas remarqué que la plupart des gens possèdent un surnom, un diminutif, un sobriquet, un pseudonyme même ?

Il réfléchit. Dans le milieu de la pègre Marseillaise, c'était même une obligation. Nom d'emprunt, fausse identité, diminutif. Il remonta le cours de ses souvenirs. Au village, en Afrique,

la moitié de ses amis portaient un nom officiel par lequel on ne les nommait jamais. On utilisait, comme à la ressourcerie du reste, des diminutifs la plupart du temps.

- Les gens ont besoin de s'approprier l'existence des autres et cela commence par le fait de les renommer, ajouta-t-elle, sûre d'elle. Quoi de plus subjectif d'appeler quelqu'un sans le connaître vraiment ? C'est pourtant ce qui se passe à la naissance. Le don d'un prénom est la pire loterie qui soit, car il ne relève même pas du hasard, ou très rarement. C'est plutôt souvent le résultat du délire parental.

Elle le fixa intensément, attendant sa réponse.

- Justement, je ne vous connais pas assez.

Elle balaya l'air de sa main gauche en signe de protestation.

- Allez, pas de ça avec moi. A cause de moi, vous vous êtes retrouvé à poil dans une petite commune Normande. Vous devez avoir une petite idée, non ? Vous pouvez utiliser des noms peu communs, comme des insultes, par exemple.

Sébastien la regarda d'un air attendri, elle lui inspirait davantage de pitié que de colère et même un sentiment étrange qu'il n'arrivait pas bien à définir.

- Et qu'est-ce que ça changerait ?

Elle marqua un temps.

- Ah, je vois. Vous vous prenez pour le Christ. Vous êtes de ceux qui tendent la joue droite après avoir souffert d'un soufflet sur la gauche.

Il sourit.

- Vous n'y êtes pas. Seulement, et j'en sais quelque chose, la violence engendre la violence. Dans les actes, comme dans les paroles. J'aimerais plutôt savoir votre prénom.

Excédée, elle céda.

- Je m'appelle Valentine, car c'est le nom que l'on m'a donné au pensionnat. Je fredonnais

toujours la chanson de Maurice Chevalier.

- Maurice Chevalier ? Pas très hip-hop, vous ne trouvez pas ?

Elle se pencha vers lui, avançant ses épaules et intensifiant son regard.

- Les gens sont imprévisibles, parfois.

Il tourna la tête vers le paysage qui défilait. La campagne se perdait dans la brume des petits matins. Sans tourner la tête vers elle, il prononça :

- Et votre histoire à vous ?

Elle prit une grande inspiration et entama le récit de sa courte vie.

- Vous êtes une sorte de Jean Valjean, ne dites pas le contraire. Moi, je serais alors Fantine, mélangée d'un brin de Cosette.

Elle déploya ses longues jambes et prit une voix de jeune maman racontant le Petit Poucet à son enfant le soir après l'avoir bordé.

5- *De l'existence
improbable de ceux qui
n'ont rien*

- Mes parents, je ne les connais pas, je ne les ai jamais connus. Mon premier souvenir c'est un dortoir immense et glacial, une nuit d'hiver. Les claquements de dents, les grincements des matelas défectueux, les cris des pensionnaires qui n'hésitaient pas à se faire les plus sales vacheries.

Grandir au milieu d'une cinquantaine d'orphelines au

caractère bien trempé vous endure mieux qu'un couvent. Du reste, l'institution avait des airs de monastère. On n'y faisait pas la prière matinale, mais celles qui dirigeaient la maison avaient l'allure et l'aspect de mères supérieures.

Il faut reconnaître que nous n'étions pas tendres. Ni envers les adultes, ni entre nous. Une vraie école de la vie, la loi de la jungle en quelque sorte.

Lors de ma première fugue, j'avais onze ans. Ma seule erreur fut d'embarquer une camarade de chambrée, Estelle. Qui se révéla d'une pleutrierie sans fond. Au chaud de l'institution, elle n'avait pas sa langue dans sa

poche, parlait haut et fort, jouait les fortes têtes. Une grande gueule comme on dit. Mais, depuis, j'ai compris que ceux qui parlent fort sont rarement ceux qui vont au bout de leur idée ; que le courage, le vrai, ne se révèle que dans l'action, rarement dans les mots.

Nous n'avions pas passé une nuit dehors que déjà elle pleurnichait comme une fille à sa maman et nous sommes rentrées de nous même. On nous assena un châtiment qui ne réussit qu'à fortifier ma résolution de fuir à nouveau.

J'attendis une année entière et ne refit pas l'erreur de partir accompagnée, bien qu'une

certaine Laure aurait
parfaitement été d'un précieux
soutient. Elle s'échappa du reste
quelques mois plus tard. On ne l'a
jamais revue. Alors que je fus
reprise plusieurs fois.

Vous connaissez l'histoire d'Henri
Charrière ?

Sébastien fit non de la tête.

C'était un ancien bagnard qui
s'évada à plusieurs reprises. Il
avait écrit le récit de sa
tumultueuse vie qui m'avait
donné envie de m'échapper. Des
années plus tard, je sus que tout
était quasiment inventé. On le
surnommait Papillon.

Mes camarades m'avaient, elles,
surnommé la libellule. Je volais

de mes propres ailes et n'étais pas si vilaine que ça. Libellule. J'aime bien. C'est léger comme nom. Il y a quatre L, quatre ailes pour pouvoir m'emporter au-delà des croupissants bas-fonds.

Quand j'ai eu quinze ans, je parvins à m'évader définitivement. Je n'étais pas trop mal de ma personne. Bref, je plaisais aux hommes et j'en jouais pour parvenir à mes fins. Mais, à ce petit jeu qui ne convient guère aux jeunes filles en fleurs, je suis tombée sur plus vicieux et retors que moi.

Le type m'avait pris en stop sur une petite route de campagne. Je voyais bien qu'il lorgnait sur mon décolleté. Physiquement, il me

dégoûtait. Une bedaine de buveur de bière, une peau grasse, des avant bras velus, des ongles mal nettoyés. Son visage respirait à la fois l'obséquiosité face aux supérieurs et la perfidie envers ses subalternes. Il devait être sûr de lui, sans se poser de question. Tant tyrannique dans son foyer et avec le petit personnel que mielleux devant le pouvoir.

La conversation se limitait à quelques lieux communs. Il ne devait pas ouvrir un livre bien souvent mais se contenter de s'avachir devant le poste de télévision les soirs de match de foot ou préférer les apéritifs à rallonge avec ses potes du même acabit.

Sans prévenir, il vira dans un petit chemin qu'un bosquet dissimulait à la circulation. Nous débouchâmes dans une carrière désaffectée. Il devait bien connaître le coin et je suis certaine ne pas avoir été la première à tomber dans le piège. Sous ses dehors de voyageur de commerce, il cachait une force de joueur de rugby et ne me laissa pas la chance de lui échapper. Il me plaqua à terre d'un seul mouvement. Puis il m'empoigna par les cheveux. Je criai, appelant à l'aide, au secours. Mais l'endroit était évidemment désert et mes hurlements se perdaient en rebondissant sur les murs de

calcaire. L'écho de ma déchéance.
De mon humiliation.

Il me ramena à la voiture, ouvrit d'une main la portière arrière tout en me maintenant d'une poigne vigoureuse. Je me débattais tant et plus et lui gloussait d'un rire gras en m'avouant que mes gesticulations l'excitait encore plus.

Il me jeta face sur le siège arrière. Et agrippant ses deux poignes féroces sur mon jean le fit descendre jusqu'à mes genoux. Je me débattais comme une furie, alors il me gifla d'une force qui me fit tourner la tête jusqu'à l'évanouissement. Je l'entendis déboutonner son ceinturon et je pensai qu'il allait me fouetter, au

lieu de ça, il proféra que je n'en avais surement jamais senti de si grosse, petite salope.

Alors il me pénétra sans ménagement. Je faillis défaillir et j'aurais préféré. Mais je restai toutefois consciente. Cela dura le temps d'une ritournelle, mon tortionnaire sexuel n'avait ni les atours ni les aptitudes d'un vrai amant. Cependant il me sembla que ça n'en finissait pas. Les secondes, tout comme les heures et les minutes, sont élastiques : certaines filent comme des étincelles, d'autres s'allongent comme des siècles.

Il me laissa enfin, humiliée et souillée, en me jetant dans les broussailles comme un vulgaire

torchon dégoûtant et c'était à peu de chose près ce que je pensai de moi à cet instant. J'entendis démarrer la grosse berline, seule témoin de mon supplice et je respirai enfin, à moitié soulagée.

Griffée, écorchée, à moitié nue, je repris mes esprits. Je me rhabillai et couru vers le premier ruisseau. Je voulais à tout prix me laver de cet affront, cette salissure. Mais le déshonneur était en moi. En salissant mon corps, ce porc avait pollué mon âme et noirci le cœur. Mais, contrairement à mes nombreuses compagnes de malheur, je n'en éprouvais aucune honte. Je ne me sentais absolument pas responsable de mon anéantissement. Je serais

forte et ferais payer aux hommes, à tous les hommes car aucun ne vaut mieux qu'un autre, l'offense de celui-ci.

Un silence s'installa tandis que le train ralentissait pour une raison inconnue des voyageurs.

Sébastien se racla la gorge. Son âme de Saint Bernard fut titillée par cette confession. Il savait, par sa propre expérience, que chacun mérite une deuxième chance et que c'est davantage les circonstances qui noircissent les âmes que réellement un mauvais fond.

- Fantine n'aurait certainement pas réagit en les faisant payer tous pour un seul infect.

Libellule le regarda avec insistance, comme si elle voulait le convaincre d'un seul regard. Elle faillit y parvenir et se contenta d'ajouter.

- Soit. Mais Fantine était une sainte, comme tous les personnages de roman, les méprisables de côté.

- Faux. La littérature regorge de personnages ambigus. C'est justement sa force ne nous montrer qu'il y a en nous à la fois un bon et un mauvais côté. Et notre mission est d'appuyer le bon.

Elle eut un petit sourire, provocateur, défiant.

- Et si j'ai envie, moi, de miser sur le mauvais ?

Son sourire à lui était empli de bonté et de commisération.

- Je suis sûr qu'au fond de vous, vous ne pensez pas réellement cela. C'est peut-être enfoui profond dans votre subconscient, mais il y a forcément une étincelle qui ne demande qu'à embraser un feu de joie.

Il y eut de la bravoure dans son regard. Elle le narguait.

- Et si tout cela, tout ce que je viens de vous dire de ma vie était faux ? Archi faux.

Il cacha son étonnement en prenant une voix encore plus douce.

- Cela ne changerait rien. Qu'importe les détails, l'essentiel est de trouver le bien qui sommeille en vous.

Elle se renfonça dans son siège, sûre d'elle.

- Vous parlez comme un prêtre.

Il répondit du tac au tac.

- Les hommes d'église n'ont pas le seul privilège des bonnes paroles. Le monde est rempli de philosophes qui ont conduit l'âme ou bien l'esprit des hommes sur la bonne voie. En se posant eux-mêmes les questions essentielles,

ils invitent leurs semblables à faire de même, à leur simple niveau, c'est déjà pas si mal. Avant de vouloir comprendre le monde, tenter de se comprendre soi-même.

Elle eut un petit mouvement de tête, faussement approbateur.

- C'est beau. Vous devriez le faire publier. Je suis sûre que quantité d'hommes et de femmes rêvent qu'on leur dise cela en face, les yeux dans les yeux.

Puis, soudain, son visage changea et devint plus dur. D'une dureté d'acier, de cristal, de diamant.

- Mais avec moi, ça ne prend pas.

Elle laissa un silence s'installer avant de poursuivre d'un air moqueur.

- En fait, je vous ai fait marcher. Toute cette enfance à la Dickens n'est que pure invention. Pour attendrir, pour le seul plaisir de mentir. J'aime ça plus que tout. Mener les gens en bateau, les mystifier, les provoquer.

Son regard avait maintenant l'arrogance des puissants, sa voix était plus cinglante, à la limite du sermon.

- Je suis née dans une famille unie, entourée d'un frère plus âgé et d'une sœur plus jeune. Mes parents ont une belle position sociale, mon père est

administrateur de biens et ma mère tient une agence immobilière. Je n'ai jamais manqué de rien, ni matériellement ni d'affection. J'ai grandi dans un cocon protecteur, fréquenté les meilleures écoles, eu la chance de partir en vacances au soleil ou à la neige. J'ai pu lire, aller au cinéma, au théâtre, visiter les musées, les expositions. Je pense détenir une bonne culture générale. Je fais partie de cette infime portion de l'humanité qui jouit de privilèges réservés à une élite et je le sais.

Elle changea de ton, imperceptiblement, devint plus ironique, une malice de petite

effrontée qui prépare un mauvais coup.

- Cependant je suis mauvaise. C'est mon péché mignon. Je l'assume et même je le revendique.

Elle releva la tête pour affirmer par le geste ses propos choquants. Sébastien ne répondait pas. Il écoutait le diable en personne argumenter.

- Pourquoi le bien serait-il moralement plus acceptable que le mal ? Depuis que l'homme est homme, il y a des guerres. Chacun envie ce que l'autre possède, n'est heureux que par le malheur de l'autre. Ça le rassure. Pourquoi cela serait-il

répréhensible ? C'est notre nature profonde, inscrit dans nos gènes d'homo sapiens. On n'y peut rien.

Son visage reflétait maintenant un sérieux de professeur d'université, debout à la chaire devant un amphithéâtre conquis.

- Nous vivons dans des codes érigés par la communauté, la religion, afin de ne pas nous étriaper. Des lois permettant de vivre ensemble. Pourtant, on voit bien que cela ne fonctionne pas. Les guerres perdurent malgré le progrès scientifique et social. Les inégalités demeurent à tous les niveaux. On parle de fracture sociale, de société à deux

vitesse, de tiers monde et même de quart monde.

Tout en l'écoutant argumenter, Sébastien ne pouvait s'empêcher d'examiner, d'épier, d'étudier le moindre détail de son visage, ses tics infimes comme cette minuscule fossette qui se formait parfois à la naissance de la joue, sur le bord supérieur droit de la lèvre. Elle ne passait pas la main dans ses cheveux comme d'ordinaire chez une femme qui expose des propos philosophiques. Celles-ci restaient sagement posées sur ses genoux, ses doigts remuant à peine. Toute la force de sa conviction demeurait dans sa voix qu'elle parvenait à moduler

comme un orateur chevronné et son port de tête qui oscillait parfois pour accompagner une fin de phrase, souligner un mot, appuyer un concept. Il se dégageait d'elle une force communicative incroyable.

- Tout cela est la preuve que notre système est bancal. Et j'en profite car j'aime ça. Vous, votre credo est de rendre les gens heureux, du moins en apparence, moi je prends mon plaisir à voir souffrir l'autre, à lui compliquer l'existence.

Le sourire qui accompagnait les propos sardoniques semblait carnassier, cependant Sébastien admirait cette composition bouche/lèvres/yeux. Elle parlait

autant avec les traits de son visage qu'avec les mots prononcés.

- Je vous choque ? C'est normal. Car vous, vous connaissez l'autre face. Avant de devenir un bienfaiteur, vous avez été un malfrat, un délinquant.

Elle se tut et ils restèrent ainsi, dans un silence de neige, quelques minutes. Timidement, Sébastien osa une question.

- Alors, cette histoire de viol, c'est...

Elle fut comme tirée d'un sommeil.

- Non. L'histoire est vraie. Mais n'allez pas croire que c'est ce qui

a motivé mes actes. J'étais une peste bien avant ce douloureux épisode.

D'un ton docte, il assura :

- Non, non. Je n'en tire aucune conclusion. J'essaie de comprendre.

Elle rétorqua aussitôt d'une voix plus vive.

- Mais il n'y a rien à comprendre ! Je suis comme ça, c'est ma nature. Certains sont blancs, d'autres noirs, il y a des hétérosexuels et des homosexuels et même quelques-uns ne sachant pas très bien où se positionner. Il existe des êtres expansifs, d'autres timides, plus réservés. On rencontre des optimistes et

puis ceux qui voient tout en noir. Il y a les entrepreneurs, les battants et les laissés pour compte, ceux qui baissent les bras à la moindre difficulté. Le monde est ainsi fait et n'est pas prêt de changer, à mon avis.

Sébastien se trouvait soudain démuné devant un tel discours. Ce n'était pas les paroles d'un dictateur sanguinaire ni celui d'une folle ou même d'une provocatrice, état qu'elle revendiquait pourtant. Il y avait une certaine logique dans tout ça.

- Je pense tout de même que rien n'est figé. Que chacun peut changer, devenir meilleur.

A ce mot de meilleur, elle réagit du tac au tac.

- Devenir meilleur ! Vous n'avez tous, vous les bien-pensants politiquement correct, que ce mot à la bouche. Désolée, mais l'humanité n'a pas forcément vocation à s'entraider. Et puis, si tout le monde devenait ce modèle de vertu et de bienfait, vous n'auriez plus rien à faire messieurs et mesdames les redresseurs de tort.

- Surement, concéda-t-il. Et je m'en réjouirais. Mais ceci est une utopie.

Sébastien sembla chercher quelque chose au plus profond de son cerveau. Une idée lumineuse,

un argument imparable pour faire douter Libellule.

- J'ai un léger avantage sur vous, en réalité. J'ai connu les deux états. Pendant quelques années, j'ai été comme vous, un pourfendeur du bien, un associé du diable et je peux vous dire, par comparaison, que vouer sa vie au bien d'autrui est autrement plus passionnant.

Elle se prit au jeu, ses yeux devenaient deux fentes, s'appuyant à trouver les mots pour le faire fléchir. C'était, à ce moment précis, un combat entre eux deux. Entre le bien et le mal.

- Mais vous n'aviez pas choisi cette vie de délinquant, tout

comme la majorité de ceux qui sont en marge de la légalité, n'est-ce pas ?

Il répondit en donnant l'impression de sonder son âme plus que sa mémoire.

- Non, je ne l'ai pas choisi. Les circonstances m'y ont aidé. Et je n'ai pas résisté. Et vous savez pourquoi ?

Libellule fit non de la tête, intéressée.

- Parce que j'avais de la haine dans le cœur, tout simplement. De la haine, de la honte et aussi un certain dégoût de moi-même.

Libellule sourit, amusée.

- Voilà que vous parlez comme un curé à nouveau. Bonté, bons sentiments, rédemption. Ce sont des mots issus de la religion, une idée forte inventée par les puissants pour asseoir leur pouvoir.

Sébastien sembla continuer sa phrase.

- ...ou peut-être simplement pour répondre à des questions laissées jusque-là sans réponse.

- Du genre ?

- Hé bien, la peur de la mort, par exemple. La peur de l'inconnu, qu'il soit l'étranger, le différent ou encore ces lois physiques non prouvées et surtout le plus

pernicieux des inconnus : soi-même.

- La plupart de ces doutes, de ces questions ont été élucidés par la science, non ?

- Parfaitement. Ce qui explique que notre monde est moins religieux qu'il y a deux siècles.

- Ah, vous croyez ? Et l'Islam radical ? Et les évangélistes américains ? Toutes ces sectes qui pullulent ?

- Pour ce qui est des sectes, cela conforte ma théorie : ses adeptes sont des gens qui ne savent pas où ils en sont, qui doutent sur eux et le monde qui les entoure, qui ont peur. Par contre, la montée des extrémismes, qu'ils soient

religieux ou nationaux, est une question purement politique. C'est une volonté de dominer l'autre, d'imposer sa vision des choses et, pour quelques-uns des commanditaires, d'empocher un joli pactole.

- Tout comme les conquistadors et les missionnaires pendant des siècles. Le serpent se mord la queue, mon cher.

- Enfin, je suis convaincu parce que je l'ai moi-même vécu et expérimenté que rendre les gens heureux est plus gratifiant que leur faire du mal, même indirectement.

Libellule se mit à penser. Elle avait levé la tête, dans une

posture de profonde méditation. Sébastien put détailler la finesse de son cou, le lobe de ses oreilles, vierge de tout bijou : elles n'en avaient pas besoin.

- Je ne suis pas sûre. Il y a, au contraire, une certaine jubilation à se jouer des autres. Mentir, c'est comme jouer un jeu, une partition, un rôle.

- Vous devriez devenir actrice. Avec votre physique et votre audace, vous avez toutes les chances de réussir.

Libellule se sentit rougir. Elle eut une pensée fugace qu'elle chassa aussi vite qu'elle était venue. L'amour, le plus puissant de tous les sentiments, cette drogue

de la vie. Pour elle, tout cela n'était que duperie, artifice et mystification. Une lutte de pouvoir sur l'oreiller, c'est tout.

- J'y ai songé. Mais la scène d'un théâtre ou d'un lieu de tournage clos sont trop étroits pour moi. J'ai besoin d'espace. Ma comédie se répand sur la société toute entière. Je n'ai pas de limites. C'est tellement jouissif.

L'esprit accaparé à échanger ces points de vue, ils n'avaient pas remarqué que le train avait ralenti et qu'il s'était maintenant immobilisé. Une certaine agitation et le déambulement de

tous les passagers autour d'eux leur rappela qu'ils étaient arrivés à destination.

La gare de Lyon Perrache grouillait d'hommes et de femmes qui se croisaient, se doubaient, se frôlaient, parfois même se télescopaient dans un ballet réglé au millimètre. Pas un seul quidam ne se tenait immobile. Ce n'était pas du tourisme mais de l'activité. Chacun avait quelque chose à faire, un endroit où retrouver quelqu'un, poursuivre la frénésie de sa propre existence.

Une fourmilière à l'air libre.

Libellule et Sébastien se dirent au-revoir sur le quai. Ajoutez la

vapeur d'antiques locomotives au charbon et filtrez le tout en noir et blanc et vous obtiendrez l'ambiance des films Hollywoodiens des années 40.

Ce n'était pourtant pas ça. Pas du tout. Pas de romance, pas de baiser langoureux mais chaste (l'Amérique de l'après-guerre), pas d'adieu définitif. On ne rejouait pas Casablanca. Nos deux héros étaient amenés à se revoir. C'était certain.

6/ D'une promesse jurée et exaucée.

Il n'avait pas oublié.

Pendant toutes ces années, il y pensait sans cesse.

Pourtant, il n'avait jamais cherché à la revoir.

Trop de honte, le sentiment qu'elle pourrait lui en vouloir jusqu'à le renier. Car, bien sûr, il serait incapable de lui mentir au sujet de ses deux sœurs, qui n'avaient touché le sol français qu'en tant que cadavres.

Il était temps maintenant. Temps de renouer avec son passé, de satisfaire cette promesse faite un jour d'adieux.

Il allait revoir sa mère, restée au Mali.

Durant les années où il oeuvrait pour le mal, il se sentait au fond de lui si sale qu'il ne pouvait décemment pas faire un pas vers elle. Le petit Sébastien était définitivement mort. Son âme reposait aux côtés de celles de ses deux sœurs. Pour toujours.

Mais, après sa rencontre avec l'inconnu dans ce grenier des entrepôts à la frontière Arménienne, il avait changé. Il était devenu une autre personne.

Une renaissance. Avec pour conséquence de changer radicalement de vie. Un Jean Valjean devenu le respectable Monsieur Madeleine.

Il se devait de retourner dans son pays, quitté il avait presque dix ans. Il n'était guère plus qu'un enfant encore. Maintenant, il était devenu un homme. Responsable, dont le cœur ne fonctionnait pas qu'en tant que moteur physiologique.

Il donnait de son temps, de son énergie, de sa volonté pour les autres. Il venait en aide à de parfaits inconnus, il soulageait, du moins il essayait de soulager la misère que l'on rencontre à tout coin de rue. Il redonnait

espoir, le plus utile et le plus beau des cadeaux.

Il fallait retourner au village. Y chercher sa mère si toutefois elle avait survécu aux actes terroristes et au semblant de guerre civile qui ravageait le pays.

Au plus profond de lui, il était persuadé qu'elle était encore vivante et qu'il devait maintenant la protéger.

Dans l'avion qui survolait la Méditerranée, des souvenirs de son enfance enfuie lui revinrent comme de vieilles connaissances.

La terre rougeâtre qui craquelait à la saison sèche. Les arbustes rachitiques sur lesquels il aimait

grimper. Les jeux innocents des enfants du village qui s’amusaient d’un rien. Les travaux durs et pénibles, dès le plus jeune âge, mais qui le faisaient se sentir utile et l’emplissait d’une fierté de jeune guerrier. La chasse aux coyotes qui venaient maintenant jusque dans les cases pour dénicher de la nourriture. Ce jour fameux où les adultes du village traquèrent une panthère noire pendant trois jours pleins, ne dormant même pas la nuit, pourchassant sans relâche le félin menaçant qui se révéla n’être qu’un gros chien ébène affamé.

Toutes les anecdotes lui revenaient comme lorsqu’on

feuillette un vieil album de photos en noir et blanc.

A l'aéroport international de Bamako, un souffle brûlant lui rappela les journées torrides passées à l'ombre de la case. On ne sortait que vers six heures du soir lorsque le soleil rougissait derrière les buissons bordant la rivière, régulièrement à sec en cette période.

Il prit un bus. Bondé, grouillant de vie et d'imprécations, de cris, d'éclats de rire que seuls peuvent éructer des noirs au travers de toutes leurs majestueuses dents. L'autocar brinquebalait sur une route défoncée, témoin des affrontements qui n'avaient pas cessé depuis toutes ces années.

Un mauvais pressentiment l'envahit d'un seul coup. Et s'il ne la retrouvait pas ? Pire, s'il revenait seul en France, avec pour seul bagage un deuil ultime ? Non, quelque chose lui soufflait à l'oreille qu'elle vivait quelque part, attendant son fils comme on attend le messie. Peut-être dans de mauvaises conditions, mais qu'elle était vivante, se raccrochant à la pensée que lui, Sébastien, son propre fils et ses filles, étaient vivants quelque part en France et qu'ils avaient réussi dans la vie.

L'évocation de ses deux sœurs lui transperça le cœur.

A chaque village traversé, une nuée d'enfants courrait derrière

l'autobus. C'était toute l'âme de l'Afrique, la joie immédiate et spontanée des gosses qui n'ont rien. Cela amusa Sébastien. En Europe, la jeunesse grandissait trop vite.

Au fur et à mesure qu'il s'approchait du lieu où il avait grandi, les souvenirs revenaient à la surface. Cela avait commencé dans l'avion, mais maintenant cela devenait plus palpable, physique, presque sensuel. Les odeurs contribuaient fortement à ces réminiscences du passé. Toutefois, quelque chose avait changé. La candeur de sa jeunesse s'était définitivement enfuie dans la folie des hommes.

Notre mémoire n'est pas comparable aux circuits numériques d'un ordinateur en cela qu'elle se modifie sans cesse. Nous remanions nos souvenirs sans le vouloir et sans nous en rendre compte précisément : il faut être mis devant un fait accompli, une scène objective, pour mesurer l'écart et la déformation que nos neurones ont effectués pendant plusieurs années. Et il est difficile de rencontrer des lieux restés inchangés pendant une si longue période. L'environnement est constamment remanié, les gens évoluent, changent à leur tour. Les cellules, toutes les cellules de notre propre corps se renouvellent en dix ans tout au

plus. Ainsi, moléculairement parlant, nous sommes tous des gamins à peine sorti de l'enfance. Seuls les atomes conservent une pérennité plus large, et encore, il n'est pas certain que, là aussi, la structure atomique ne se modifie pas au fil du temps.

Sébastien remarquait les douloureux signes infligés à un pays subissant de plein fouet le terrorisme depuis plus de dix ans, quasiment sur le point de basculer dans la guerre civile. Des marques physiques, comme ces maisons détruites, tombant en ruine, ces patrouilles de miliciens que l'autocar croisait parfois, mais surtout il le savait très bien : c'était dans les

mentalités que le chaos politique du pays avait dû faire le plus de dégâts.

Jusque là, l'Afrique en général et le Mali en particulier respiraient une innocence, une authenticité, jusqu'à une certaine naïveté. Désormais les gens devenaient méfiants, se repliant sur eux-mêmes, renforçant l'esprit de clan et non plus celui de communauté. La différence ? La communauté était soudée par la joie et le plaisir d'être ensemble et cela rejaillissait sur le formidable accueil que l'on faisait aux gens de passage. Le clan, c'était un bouclier pour se protéger. L'une lui évoquait une foule bigarrée, dansant et ouverte

à l'extérieur, l'autre lui inspirait un groupe clos qui tournait le dos au monde, comme une mêlée de rugby.

Ces deux changements profonds, celui distillé par sa mémoire et l'autre, plus visible, plus réel ajoutaient à sa confusion.

L'autocar stoppa à un croisement de pistes. Il descendit. Et entama de marcher les deux kilomètres qui le séparaient de son village, le lieu où il avait passé ces plus jeunes années, l'endroit qui concentrait tous ses souvenirs.

Bien sûr, il reconnut tant de choses. Lorsqu'il croisa un vieil homme assis sur un demi-tronc d'arbre en guise de tabouret, il

ne put s'empêcher de crier :
Sélimane !

L'homme sembla s'éveiller de ses pensées, détailla ce jeune gaillard d'un mètre quatre vingt, l'air étonné. En dix ans, il était certain que si le vieux commerçant n'avait pas changé, les vicissitudes de son parcours avaient profondément modifié l'aspect, la démarche, l'attitude du petit Sébastien. Tout, en fait. Il serait méconnaissable aux yeux de ses anciennes connaissances. Seule une mère pourrait le reconnaître entre tous.

D'une ancienne connaissance à une autre, il glana des informations. Tout était confus,

les gens avaient perdu leurs repères.

Au village, la hutte dans laquelle il avait partagé ses jeunes années avec sa mère et ses deux sœurs était toujours debout, mais abandonnée. Une partie des habitants avaient fui au plus fort des tensions qui s'exerçaient dans la région. La plupart s'étaient réfugiés chez des parents plus ou moins éloignés. Il savait que sa mère n'avait pas de famille. De vagues cousins qu'elle ne connaissait même pas. Où était-elle donc partie ? La seule bonne nouvelle était qu'elle ne faisait pas partie des nombreuses victimes qu'un raid terroriste avait fait subir au village deux

années plus tôt. Des dizaines de huttes avaient été incendiées ; on en apercevait encore les séquelles, les marques, les blessures.

Sébastien se sentait désarmé, impuissant à chercher une aiguille dans une meule de foin. Puis, une nuit passée à la belle étoile, dans un rêve très réaliste, il se souvint d'avoir effectué un voyage quand il était si jeune que sa mémoire avait mal consigné l'événement. Tout restait flou : quelle était la part de souvenir et d'invention ou de remodelage du passé dans ce rêve où il avait vu ses deux sœurs, bébés, et sa mère dans une grande maison de

style colonial, située quelque part au Nord du pays.

Ce palais existait-il seulement ? Son rêve n'était-il pas qu'un simple rêve ? Fallait-il abandonner tout espoir de la retrouver un jour ?

Il se mit en route en direction du désert. Passé une certaine latitude, la végétation se fit plus rare. Les cailloux remplacèrent les touffes d'herbe, le sable gagnait sur la terre, le vent forcissait et la chaleur augmentait sensiblement la journée avant d'offrir des nuits de plus en plus glaciales.

On lui avait parlé d'une maison spacieuse, une sorte d'hôtel

particulier, située en plein désert, quasiment à la frontière de la Mauritanie. Un projet fou, dément, mené par un ancien colon français au début du XIXème siècle.

Après avoir appartenu à un prince du désert comme les autochtones nommaient ce Lybien propriétaire de nombreux gisements pétroliers, le palais aux colonnes grecques avait échoué aux mains d'un homme d'affaires chinois qui ne venait profiter de cette oasis qu'une ou deux fois par an. Il continuait d'entretenir l'ensemble grâce à une véritable armée de domestiques.

Il fallut deux jours au 4x4 qu'il avait loué pour atteindre ce sanctuaire, posé au milieu du désert qui avançait inexorablement. Une oasis dans un milieu hostile. Tout y était : une palmeraie dont les longues pales qui servaient de feuilles frissonnaient sous une brise imperceptible, un plan d'eau alimenté constamment par plusieurs jets d'eau, un parc aux pelouses plus vertes qu'en Normandie, des bassins dont la rumeur prétendait qu'ils étaient remplis d'eau minérale spécialement importée du Japon en bouteilles de deux litres. Un affront à la sécheresse alentour, une insulte à la nature en la singeant et voulant recréer ici, au

milieu du désert, l'abondance et le luxe des climats tempérés.

Il se présenta par la petite porte. L'entrée principale était réservée aux importants directeurs d'entreprises, aux diplomates, aux stars de la mode, du sport et du spectacle qui n'hésitaient pas à venir passer quelques jours dans ce palais somptueux, munis de la très recherchée invitation du magnat Chinois que tout le monde appelait déjà le Prince de Shanghai.

Un guerrier Massaï tenait lieu de majordome. La taille élancée, les muscles fins, un visage de Lord Anglais trop cuit au four et le cheveu ras lui donnait une allure princière. Il s'exprimait dans un

anglais choisi, le plus pur des accents Oxfordiens.

Sébastien prononça le nom de sa mère sans grand résultat. Le régisseur lui demanda alors quelle était sa fonction. Sébastien avoua son ignorance. Peut-être en la décrivant ?

Même si l'homme paraissait hautain, il se montra d'une gentillesse et d'une coopération sans limite. Il lui fit faire le tour des dépendances, en commençant par les cuisines - sa mère était réputée au village comme un fin cordon bleu. L'endroit valait largement les cuisines des meilleurs restaurants étoilés de Paris. Chacun s'activait sous les ordres

d'un chef dont la toque était d'un blanc resplendissant. Une brigade d'au moins cinquante personnes, toutes plongées le nez sur leur gamelle, occupées à donner le meilleur d'elles-mêmes. Mais pas la trace de sa mère.

Ils croisèrent le responsable de l'entretien qui avait sous ses ordres une équipe d'au moins une centaine de femmes de chambre et de ménagères. Mieux qu'un grand hôtel. La description physique faite à ce natif de Pretoria ne lui évoqua aucune de ses employées. Sans trop y croire, on parcourut les écuries. Ça sentait le crottin et la chaleur animale. Il n'y avait pas que des chevaux, mais aussi chameaux,

dromadaires, deux girafes et même un éléphant connu sous le sobriquet de Jumbo. Une véritable ménagerie de cirque grandeur nature. Mais là encore, pas de trace de sa mère.

Un pli se creusa entre les deux yeux du Massaï, juste au-dessus de son long et fin nez. Ne restait plus que le secrétariat et le domaine administratif – peu de chance d’y dénicher la mère de Sébastien qui savait à peine lire et écrire, sans parler des langues étrangères.

Il y avait bien une autre solution, mais la conscience professionnelle du régisseur ne pouvait se résoudre à inviter Sébastien dans les secrets du

prince chinois. En effet, dans les sous-sols du palais du désert se cachait toutes sortes d'activités pas très légales. Le majordome contourna la difficulté en demandant à Sébastien de l'attendre dans une petite pièce du rez-de-chaussée décorée comme une alcôve orientale du meilleur goût.

Le Massaï revint moins d'une demi heure plus tard, la mine préoccupée. Non, cette personne ne faisait pas partie de l'armada qui permettait au palais du désert de fonctionner tel un paquebot échoué en plein désert.

Il raccompagna Sébastien à l'imposante grille d'entrée en longeant les jardins... Il n'avait

pas songé au cortège de jardiniers et d'horticulteurs qui s'affairaient du matin au soir pour que le parc soit d'une irréprochable beauté. Le prince chinois aimait tant à s'y promener et surtout, y conduire ses invités de marque, sa roseraie étant, en particulier, toute sa fierté.

Alors il la vit.

Penchée sur un tas de compost, elle empotait délicatement de jeunes plants des plus belles orchidées au monde.

Il s'avança, laissant le Massaï debout de toute sa grandeur rester en retrait de ces

retrouvailles emplies d'une puissante émotion.

Décelant une ombre à ses côtés, la vieille femme se releva. Ils ne prononcèrent aucun mot. Il l'aida à se relever complètement et ils se firent face, se regardant en silence, essayant de deviner leurs vies par ce qu'elle modifie sur les traits du visage, sur la silhouette, sur la façon de se tenir. Cela sembla durer une éternité.

Puis, sans se concerter, ils s'étreignirent longtemps, longtemps, longtemps. Alors les larmes finirent par couler. Le bonheur s'épanchait, enfin.

La Jeep cahotait sur la mauvaise piste pour rejoindre la capitale où deux billets d'avion avaient été retenus pour un retour en France. Sébastien ramenait sa mère dans la patrie de Rousseau et Voltaire. L'Afrique resterait gravée au plus profond des cœurs, mais ce n'était plus un endroit pour y vivre en toute sécurité. C'était devenu un continent bradé, sacrifié, écorché, aux mains des terroristes, des épidémies et de la faim, celui des origines pourtant.

Au détour d'un virage, ils se trouvèrent nez à nez avec une troupe de rebelles. Les Kalachnikov braquées sur les

occupants de la Jeep, on leur demanda leurs papiers d'identité. Celui qui prit celle de Sébastien leva les yeux pour comparer, fit une moue de satisfaction et alla aussitôt rejoindre un gaillard resté en retrait, le seul qui ne portait pas d'habits militaires. Celui qui semblait être le chef s'approcha et, dans un fort accent arabe il s'exprima en français tandis que le reste de la troupe, quand ils ne parlaient pas arabe entre eux, utilisaient l'anglais.

- Français ? Fit-il avec dédain et une pointe de délectation dans la voix. Il semblait être tombé sur une pépite. En effet, depuis quelque temps, les terroristes des

divers groupes armés raffinaient leurs attaques. Il était moins question d'attentats aveugles, mais plus ciblés et l'un des nouveaux objectifs était de faire des otages une puissante monnaie d'échange afin de libérer des groupes de terroristes emprisonnés.

On fit descendre Sébastien et sa mère, affolée. Il tenta de la rassurer. Son passeport français les protégeait dans l'immédiat. Ensuite, il faudrait peut-être improviser.

Ils prirent place à l'arrière d'un petit camion bâché sous la garde de deux militaires sévèrement armés. Et le voyage continua, en bifurquant un peu au Nord Ouest.

On s'éloignait de la capitale et de son aéroport. Où allaient-ils atterrir ?

Ce ne fut pas long. A peine une heure de route et ils débouchèrent dans un camp de brousse. Une demi-douzaine de tentes de toile beige auréolées de taches plus sombres comme maculées d'huile constituait un campement provisoire.

Sébastien parlait doucement à sa mère, la rassurant : ils sortiraient de ce piège et iraient vivre en France, un pays fabuleux où tout était encore possible, accessible.

Il lui raconta les lumières des villes, Lyon en particulier. L'entraide des personnes. Non,

l'Europe n'était pas ce territoire où chacun ne pensait qu'à lui. Les égoïsmes pouvaient se taire devant l'urgence.

Et puis toute cette abondance. Et surtout, cette liberté et cette sécurité, devenues denrée si rare en Afrique. Il fut les quelques actes de terrorisme qui faisaient la une des journaux mais qui ne terrifiaient nullement la population entière comme c'était devenu le cas ici.

Il lui promit un bel avenir, auprès de lui. Il s'occuperait d'elle avec tendresse et peut-être même qu'il songerait à se marier.

A ce mot de mariage, elle resplendit comme toute mère

apprenant que son fils unique a rencontré la femme de sa vie. Puis elle devint soudain plus sombre. Et tes sœurs ?

Sébastien n'avait pas la force de lui mentir. Il pouvait enjoliver la situation, promettre un avenir meilleur, des jours radieux, le bonheur enfin retrouvé, mais il ne pouvait pas se résoudre à passer sous silence cette insondable culpabilité qui le rongait depuis qu'il avait posé un pied sur le sol français.

Il lui avoua la triste vérité. Il raconta tout, sans omettre le moindre détail. Elle l'écoutait attentivement, comme si sa vie en dépendait, comme un enfant écoute le conte que lui raconte sa

mère pour l'endormir et qui, en définitive, provoque l'effet inverse tant l'histoire est passionnante.

Elle hocha plusieurs fois la tête et finit par prononcer dans un souffle le seul mot arabe qu'elle utilisait parfois : inch' allah.

Ainsi soit-il. Ce qui est arrivé ne peut être à nouveau. Elle alla jusqu'à le reconforter, expliquant dans un murmure que c'était la volonté divine et que l'on n'y pouvait rien. C'était déjà bien qu'il soit revenu la chercher, qu'il se soit souvenu de sa pauvre mère.

Sur ces mots, il la prit dans ses bras.

Soudain, un branle-bas de combat secoua le camp. On s'agitait en tout sens. On sauta dans les véhicules qui démarrèrent dans un nuage de poussière. Deux minutes plus tard, ce fut le silence.

Le camp s'était vidé, ne laissant que les deux gardiens qui tenaient toujours en joue Sébastien et sa mère.

C'était le moment ou jamais. Sébastien le sentait au plus profond de lui-même. Miser sur un éventuel échange d'otages était trop risqué. Le gouvernement français n'avait-il pas affirmé haut et clair qu'il ne traiterait plus avec des terroristes. Au mieux, on

enverrait un groupe d'élite pour récupérer les ressortissants français et tant pis pour les éventuels dommages collatéraux. Du reste, Paris lèverait-il le moindre petit doigt pour lui ? On se renseignerait. On découvrirait sûrement que ses papiers ne sont peut-être pas réellement officiels. Et on laisserait tomber, minimisant le danger, enfouissant ce problème sous tant d'autres, plus graves ou plus urgents.

Il serrait sa mère contre lui. L'un des deux gardes cria quelque chose en arabe qu'il ne comprit pas. Il demanda à sa mère : elle ne savait pas non plus ce qu'il voulait. Alors son compère

s'avança et, d'un geste brusque, sépara la mère et le fils.

Dans sa tête Sébastien réfléchissait à toute allure. Profiter de ce rapprochement pour maintenir l'homme comme bouclier en lui faisant une clé au bras et le désarmer avant de pointer le revolver sur l'autre sbire. Trop risqué. Le corps du terroriste ne pouvait les protéger tous les deux, lui et sa mère. Et rien n'indiquait qu'il aurait le dessus sur ce gars, un peu frêle certes, mais surtout tout en nerfs et passablement agité.

Il fallait attendre de meilleures circonstances. Il avait tout le temps. Il ne savait pas pourquoi toute la troupe avait déguerpi

aussi vite, mais il y avait fort à parier qu'ils ne reviendraient pas de sitôt. Cela expliquait l'état de nervosité des deux gardiens qui avaient la responsabilité des deux otages entre leurs mains. Il fallait jouer sur cette faiblesse tout en marchant sur des œufs : un homme nerveux est moins fiable, mais peut aussi avoir des réactions insensées, dictées par la peur, bien mauvaise conseillère.

Il fit un petit signe à sa mère pour la réconforter. Tout se passerait bien, elle n'avait pas à s'inquiéter.

Le garde resté en retrait interpréta mal ce léger signe et ouvrit le feu, blessant au passage

son complice et fauchant la vieille femme qui s'effondra en silence.

Les deux gardes furent aussi surpris l'un que l'autre. Le blessé ne comprenant pas ce qui lui arrivait, l'autre regardant son arme, encore plus étonné. Il n'avait pas voulu ça, mais un homme agité est un danger en puissance, avant tout pour lui-même. Le seul qui ne se posa aucune question fut Sébastien. Il plongea sur l'homme à terre à ses pieds, arracha la Kalachnikov et le petit revolver et mit aussitôt en joue son compère qui regardait toujours son arme, médusé.

Il donna des coups de pieds dans la masse blessée à ses pieds, lui enjoignant de rejoindre, en

rampant, son camarade qui lâcha son arme lorsqu'une rafale souleva le sable autour de ses pieds. Sébastien savait utiliser l'arme mieux que ses geôliers. Il ne leur ferait pas de cadeau.

Un œil sur les deux gardiens réduits à l'impuissance par la menace du fusil russe, il se pencha vers sa mère.

Elle avait été touchée en pleine poitrine et, même si elle haletait encore, il n'y avait rien d'autre à faire que prier. Mais Sébastien ne priait pas, il ne priait plus depuis longtemps, depuis son arrivée en France. Il en avait tellement vu dans sa courte vie pour se ranger aux côtés de ceux qui

n'attendaient plus grand-chose du ciel.

Elle tendit le cou vers lui, il rapprocha son oreille, et dans un murmure prononça les dernières paroles qui franchiraient ses lèvres.

- Ainsi Dieu le veut, répéta-t-elle une nouvelle et dernière fois. Ne pense plus au malheur, mon fils, ne te sens responsable en rien des fléaux que Dieu nous envoie pour mesurer notre foi et vis une belle vie. Fais-le pour nous, en mémoire de tes sœurs et de ta pauvre mère, qui t'aime, mon fils.

Ce fut tout. Sa tête bascula en arrière ; il eut juste le temps de la rattraper de sa main gauche, afin

qu'elle ne heurte pas violemment le sol.

Devant le corps de sa mère : l'histoire se répétait. Après la noyade de ses sœurs, le sable serait le tombeau de sa propre mère.

Alors, quelque chose d'inexorable monta de ses entrailles. A cet instant, il n'y avait plus Sébastien qui venait au secours des plus démunis, Sébastien qui répandait le peu de joie qu'il pouvait autour de lui, Jean Valjean transformé en Monsieur Madeleine : il n'y avait plus qu'un fils voulant venger sa mère.

La haine brillait dans ses yeux et grondait dans son cœur. Son

passé récent lui revint aux yeux. Les mauvaises actions à Marseille, en Turquie, son côté sombre resurgissait, vainqueur de son âme.

Les deux gardes le ressentirent aussi, car ils commençaient à trembler, sentant leur dernière heure venue, sûrement accompagnée de tortures avant la délivrance de la mort.

Sébastien ressemblait à un loup enragé, tout juste si de l'écume ne sortait pas de ses lèvres.

Il se releva, tenant fermement l'instrument de mort entre ses bras et s'avança lentement vers des deux terroristes qui vivaient assurément leur dernière heure.

Ils ne le supplièrent pas, rien ne pouvait arrêter cette soif du sang qui est profondément enracinée dans nos gènes. Eux le savaient. C'était trop tard.

Mais la mort est une délivrance trop rapide pour satisfaire le besoin de vengeance. La punition devait être à la hauteur de la faute.

Il appuya d'un index délicat sur la gâchette. Une balle, une seule, vint se loger dans le tibia de celui qui avait, par peur, peut-être même par erreur, tué sa mère.

Sébastien ne prononçait pas un seul mot. Son silence seul était éloquent, ses yeux exprimaient

toute sa haine, distillaient sa rancune.

Une seconde balle toucha le poignet de l'homme, le réduisant en bouillie et lui arrachant un nouveau hurlement.

Sébastien s'approchait. Son tir serait de plus en plus précis. Il entendait cribler sa victime de balles jusqu'à ce que le terroriste meure, non pas de ses blessures mais d'une souffrance insoutenable.

S'il avait pu tuer, l'un après l'autre, tous les membres de sa famille, à commencer par les plus lointains cousins et en se rapprochant jusqu'à ses frères et puis ses sœurs et terminer par

son épouse et finalement sa propre mère, il l'aurait volontiers fait.

Sébastien n'était, en cet instant, plus un homme. Il était devenu une machine. Une machine de guerre.

La vengeance, tout comme la peur, nous domine en nous réduisant à des pantins dont elles tirent les fils. La violence naît de la peur. La peur naît de l'ignorance.

Victor Hugo lui-même n'aurait pas affirmé le contraire.

Sébastien égrenait le chargeur, balle après balle, avec une précision chirurgicale tandis que sa victime se contorsionnait dans

des cris de bête traquée. La fin se rapprochait, inexorablement.

Alors, dans un recoin éloigné de sa conscience, une petite voix se fit entendre. Elle avait la voix de Libellule, la belle voleuse rencontrée en Normandie. Les traits de la jolie ingénue remplacèrent soudain le triste spectacle qui s'offrait à ses yeux : sa mère avachie dans sa robe noire et, devant lui, deux hommes, deux misérables, qui allaient mourir pour étancher sa soif de vengeance. Et Libellule souriait doucement, de son sourire ironique, un brin moqueur, semblant dire « je te l'avais bien dit ». L'homme est

foncièrement mauvais, tout dépend des circonstances.

Mais la mort d'un homme pourra-t-elle jamais faire revivre l'être aimé ?

Là, à ses pieds, deux hommes qui n'étaient plus que des loques, déjà deux cadavres en sursis, en attente de la balle qui mettrait fin à leurs souffrances.

Sébastien se rapprochait de plus en plus et voyait dans les yeux de ses geôliers l'extrême effroi du condamné à mort. Celui qui avait, sans le vouloir vraiment, tué sa mère se contorsionnait sous l'effet de l'atroce douleur mais son camarade était pétrifié. C'est mentalement qu'il souffrait. Le

spectacle de ces deux hommes, si jeunes et encore si arrogants de la toute puissance de leur foi en leur Dieu il y a encore une demi-heure, était affligeant. La douleur, la torture vous changeait les hommes comme on retourne une crêpe le jour de la chandeleur.

Dans sa tête, Sébastien éprouvait des sentiments contradictoires et, au bout du compte, devait se rendre à cette évidence : rendre le mal pour le mal n'apaisait en rien le chagrin de la perte d'un être aimé. Il entendait la voix de Libellule lui susurrer qu'il était redevenu aussi mauvais qu'elle, que pas un seul homme ne pouvait se vanter d'incarner la

bonté, que seules les circonstances gouvernaient l'être humain. Notre conscience était bien trop fragile pour se targuer de belles intentions. Tout ça n'était que des mots que l'on prononce tranquillement installé dans son petit confort. Mais que les occurrences changent et les belles phrases volent en éclat, on redevient ce que nous sommes à la base : des prédateurs sans foi ni loi.

Il pointait maintenant le canon du fusil mitrailleur à dix centimètres de leurs fronts. Son index tremblotait à deux millimètres de la gâchette.

Les deux formes marmonnaient des suppliques à présent, ils

demandaient grâce à leur tortionnaire. Non pas de les épargner mais d'en finir une fois pour toutes afin qu'ils rejoignent l'autre monde, par Allah !

Sébastien ne les écoutait plus, ne les entendait plus. Oui, Libellule avait parfaitement raison : les conjonctures révélaiient la vraie nature de l'être humain. Mais elle se trompait. Il était en notre pouvoir de refuser cet instinct venu du fond des âges. De toutes les espèces, l'homme était capable du pire mais aussi du meilleur. Cette ambivalence, il devait la porter comme on porte une croix et essayer, coût que coûte, de s'élever moralement. Dépassez ses bas instincts pour

parvenir à l'échelle morale. Lutter à chaque instant contre son cerveau reptilien par sa conscience et devenir meilleur. Ce cerveau, proportionnellement le plus développé du monde animal devait servir à ça. L'art, l'humour et la bonté. Finalement, le message de toutes les religions n'était pas différent, à la base.

Au cœur de son esprit, Sébastien prit une décision. Il serait plus fort que ses instincts de prédateur. Il serait capable de surmonter la peine et le chagrin sans l'assaisonner du désir de vengeance ou du réconfort de la punition. Cela ne valait que pour les faibles : œil pour œil, dent pour dent. Il fallait, il devait

dépasser ces sentiments trop primaires, sinon il ne serait plus un homme et cela ne servirait à rien de continuer à vivre ainsi.

Il évacua ses derniers ressentiments en donnant un coup de crosse rageur dans les côtes des deux hommes qui gémissaient. Puis, il s'en alla.

Mais avant de partir, de quitter définitivement ce pays qui l'avait vu naître, il prit une pelle et creusa le sol sableux pour enterrer sa mère. Sa peine se diluait dans les larmes amères qu'il ne pouvait s'empêcher de verser. Mais quelque chose d'indélébile, une blessure

profonde, venait de se graver dans son cœur.

Il devrait, désormais, apprendre à vivre avec. C'était la condition à payer pour ne pas se comporter comme un animal sauvage.

7/ Des liens qui se tissent... et se relâchent.

Il lui avait donné rendez-vous à la terrasse d'un petit troquet typique de cette rue commerçante Lyonnaise où, tous les matins de fraîche heure, des gaillards hauts en couleurs venaient exposer des cageots débordants de légumes aux belles formes, des fruits aux couleurs alléchantes et gorgés de sucre, des étales de charcuterie qui picotait délicieusement le nez, des présentoirs de fromages de toutes les formes et toutes les origines, bref tout ce qu'un

marché peut offrir en odeurs, cris et altercations diverses. Ça grouillait, ça se bousculait, ça riait. Ca vivait.

Puis, sur le coup de dix heures, les ménagères et les badauds remplaçaient les professionnels des métiers de bouche et l'ambiance retombait, devenant plus feutrée, un poil plus retenue. Les petits cafés disposés à intervalles réguliers le long de la rue devenue piétonne pour l'occasion se remplissaient et on commentait les prévisions météorologiques, l'actualité nationale et mondiale avec un certain détachement non dénué de cet humour qu'ont les gens de rien envers le mépris des élites

qui les gouvernent. On y racontait aussi de savoureuses blagues, on y laissait échapper parfois des gestes tendres qu'une bourrade ou une grossièreté venait dissimuler : la pudeur princière des gens qui ont du cœur mais ne le montrent pas.

Là, autour d'une table qu'on aurait aisément prit pour un guéridon attendant sa statue grecque, Libellule et Sébastien se regardaient les yeux dans les yeux.

Sans dire ces mots qui souvent sont traitres, leurs regards étaient éloquents. Ils se disaient des mots d'amour que la langue des hommes n'a pas encore inventés.

Il lui prit la main. Ils échangèrent un sourire significatif. Quelque chose était en train de naître entre eux.

Parfois la glace se mêle au feu.

- Vous permettez que je partage votre table ? Le restaurant est bondé.

Sébastien leva la tête de son assiette de charcutailles qu'accompagnaient quelques pommes de terre dorées à la graisse de canard et un bon morceau de beaufort, le tout arrosé d'un petit côtes de Saône de la région du Beaujolais.

Elle se tenait devant lui, un blouson de cuir émeraude jeté sur une robe bleue ciel qui tombait au genou. Deux Dock Martens complétaient le tableau, lui donnant un faux air de Courtney Love, la vénérable

compagne de Kurt Cobain au temps où le rock'n'roll vivait ses dernières heures.

Un sourire illumina son visage lorsqu'il lui indiqua d'un geste ample de prendre place face à lui.

Durant cet instant, il lui sembla ne plus entendre le grondement des conversations autour de lui. Peut-être le restaurant réputé s'était-il vidé pour les laisser seuls, comme dans cette petite auberge Normande où tout avait commencé.

Puis, d'un coup, comme si quelqu'un quelque part avait ouvert une porte, le vacarme lui revint aux oreilles. Au comptoir, on se touchait les coudes, parfois

les épaules, tellement l'affluence était grande. Pas une table de libre et le ballet des serveurs ajoutait à cette impression de ruche frémissante. Il était midi et demie et le marché finissait de se vider dans l'un des nombreux troquets de la rue, apéritifs entre copains et assiettes sur le coude que l'on dégustait du bout de doigts distraits.

Il existait quelque chose entre Libellule et Sébastien mais bien malin celui ou celle qui aurait put définir ce lien si particulier. Eux le savaient-ils seulement ?

Amitié ? Vu le l'extérieur, ça en avait tout l'air. Ils se rencontraient souvent, partageaient un repas dans un

petit troquet du quartier Lyonnais bien vivant où s'était établie la Ressourcerie de Sébastien, flânaient ensemble dans l'un des parcs en se disant tout et rien, se donnaient rendez-vous ou se croisaient au gré du hasard qui mène les pas des gens proches toujours aux même lieux.

Cependant, quelque chose de plus fort existait entre eux. Un lien au-delà des apparences. Ce qui unit parfois ceux que tout oppose, comme deux électrons de charge contraires qu'une force supérieure contraint à vouloir se rapprocher.

Etait-il possible de parler d'amour, alors ?

Ses attaches sont si surprenantes, si excentriques parfois, qu'il est difficile d'affirmer le contraire. Mais rien, dans leur attitude, dans leurs paroles ou leurs regards ne trahissait la moindre ébauche du sentiment qui fait avancer l'humanité depuis que le monde est monde.

Leur relation s'établissait ainsi quelque part entre l'amitié et l'amour, sans bien en délimiter les contours et les détails. Ils ne se posaient pas la question et c'était très bien ainsi.

Cela faisait maintenant deux ans qu'ils se croisaient sans plan défini, deux ans qu'ils partageaient l'impalpable de la

vie, deux ans à se côtoyer parfois puis à s'éloigner selon un emploi du temps personnel.

Deux ans pendant lesquels Libellule n'avait en rien changé sa conception de la vie, érigeant une certaine forme d'égoïsme en art de vivre, vivant de petits larcins et jouissant de l'étiquette de mauvaise fille que lui donnait Sébastien, davantage par plaisanterie qu'il ne le pensait lui-même.

Car il en était persuadé : il n'existait pas sur Terre un seul être foncièrement mauvais. Tout revenait aux conditions vécues dans sa petite enfance et d'environnement social par la suite. Quelque chose avait dû se

produire dans les très jeunes années de Libellule, peut-être un événement dont elle ne se souvenait pas. Seule une psychanalyse pourrait en dévoiler le contenu. Mais de cela, il n'était pas question.

Bien qu'il désirait au plus profond de lui pouvoir la changer, il ne lui faisait nulle remarque moralisatrice, ne pratiquait aucun prosélytisme ni ne s'avancait à la conditionner d'une quelconque manière.

Ce n'était pas un renoncement. Il attendait le bon moment ou bien pensait que le temps se chargerait de faire évoluer son âme.

Mais rien ne changeait, à son grand accablement, car il faut bien le reconnaître, Sébastien était passablement devenu amoureux de Libellule. Il n'y avait pas eu de coup de foudre, juste une étincelle qui avait piquée davantage sa curiosité que son cœur, mais au fil des mois qui s'écoulaient non loin d'elle, une accumulation de détails avait construit un palais dans son cœur, un véritable château dont chaque pierre était un fragment d'amour.

Frivole et insouciant, foncièrement mauvaise sous des sourires enjôleurs, Libellule continuait sa vie délictueuse et

répréhensible. Si son âme était noircie de tant d'infamies, elle était recouverte d'un joli verni qui faisait fondre toutes ses victimes. Force est de reconnaître, qu'en général, Libellule ne s'attaquait qu'aux hommes dénués de scrupules moraux. Le mal que l'on fait aux détestables peut-il s'absoudre ? Possible, mais parmi ces victimes potentielles se trouvaient parfois, Sébastien en était un fier exemple, des cibles parfaitement innocentes.

Elle poursuivait ainsi son existence délurée et y prenait un grand plaisir. Mais quelque chose avait germé dans son cœur. Un sentiment infime, bien caché sous

le poids de l'égoïsme le plus forcené, mais qui allait grandir au fil des mois, au contact de celui qui partageait quelques instants de sa vie corrompue. Elle ne le savait pas encore, mais ce sentiment, si infime soit il, ne l'appelait-on pas de l'amour ?

Ainsi, comme bien souvent dans un monde où la communication a remplacé l'échange, deux êtres proches nouaient des sentiments réciproques sans s'en rendre compte, en particulier Libellule.

Sébastien eut une pensée pour ses sentiments envers celle qui, déguisée en muse grunge ce jour-là, lui faisait face en riant à

l'unisson du brouhaha du petit troquet. Il se demandait avec un sourire en coin combien de temps il pourrait supporter cette situation bancale. Il en pinçait sérieusement pour une fille à qui il aurait dû selon toute logique ne ressentir que du mépris, du moins de la pitié.

Impossible de se déclarer : elle l'aurait anéanti par un fou rire désobligeant et destructeur.

Il n'était, du reste, pas plus évident de savoir ce qu'elle pensait, elle. Personne n'avait la clé de son cœur, peut-être pas même elle. Et, quoi qu'il arrive, il ne pouvait plus se passer d'elle.

Quelqu'un entra dans le café, dans l'indifférence générale. Sébastien fut le seul à remarquer sa soudaine présence.

C'était un petit homme à l'élégance savamment négligée. Il portait une chemise blanc cassé et un jean de marque tombant sur une paire de chaussures de ville du meilleur modèle. Cette allure de dandy urbain était gommée par un sweat-shirt à capuche comme on en porte en banlieue. Le cheveu coupé raz et une barbe d'une semaine lui conférait un air de jeune trentenaire travaillant dans l'informatique, un hacker peut-être.

C'est plutôt son comportement qui le distinguait de la foule

anonyme des sociétés modernes. Du moment même où il avait pénétré dans la salle bondée, il s'était mis à jeter des coups d'œil autour de lui, comme s'il cherchait une connaissance dans la foule assise ou debout au comptoir. Il semblait ne pas être rassuré, tel un prisonnier fraîchement évadé et en cavale. Il semblait nerveux jusque dans ses tics : il tenait le cordon de la capuche de son vêtement en lui faisant faire un mouvement de haut en bas, comme lorsqu'on sonne les cloches. Il clignait des yeux plus que la normale, lui donnant l'air d'un myope ayant égaré ses lunettes. De temps en temps, il jetait des regards par-dessus son épaule, comme pour

vérifier qu'il n'était pas suivi. Il semblait aux abois, cherchant un quelconque refuge pour s'y cacher.

Sébastien pensa en l'examinant que ce n'était qu'un petit voleur à la tire qui venait d'accomplir un mauvais coup et désirait avant tout se fondre dans la masse afin de passer inaperçu.

Le petit homme se fraya un chemin entre les clients qui déambulaient d'une table à l'autre : tout le monde se connaissait. Quelques habitués se retournèrent sur le nouveau venu, sans en faire plus de cas. Un égaré devaient-ils se dire.

Seul Sébastien pensait discerner quelque chose d'anormal. L'homme paraissait envoyer de mauvaises ondes. Par son passé de truand, Sébastien reconnaissait le gars pas clair. Pas clair du tout.

Lorsqu'il atteignit le bar, il se retourna pour jauger la salle dans son ensemble et, d'un seul bond en s'aidant de son bras gauche, celui qui jouait avec le cordon de sa capuche, il fut debout sur le comptoir. Aussitôt, il sortit de sous son blouson, une petite mitrailleuse qu'il avait toujours tenue dans sa main droite, ce qui expliquait sa démarche hésitante pour traverser le café.

En un clin d'œil, il arrosait de balles meurtrières la salle entière, médusée et affolée. Des cris, des hurlements, une bousculade infernale. On s'aplatissait sous les tables dans un geste réflexe, on tentait de s'échapper par la salle annexe, certains prirent le chemin des toilettes : un escalier sur la gauche. Ils furent tous fauchés par une nouvelle salve.

Des vitres se brisèrent en mille morceaux, des tables furent renversées, les lamentations se mêlaient maintenant aux cris. Deux téméraires tentèrent d'attraper le terroriste par les jambes pour le faire chuter : ils furent projetés en arrière par la

violence de l'impact des balles qu'ils reçurent en pleine poitrine.

Moins de cinq secondes après le début de la fusillade, le troquet accueillant et chaleureux était devenu un champ de bataille où chacun tentait de se protéger au mieux de la folie d'un seul homme. On rampait, on se contorsionnait, on essayait tant bien que mal de se mettre à l'abri. Plus aucune personne n'était restée debout. Le petit homme semblait alors être devenu le maître de l'enfer, bien campé sur ses deux jambes et ayant retrouvé alors toute la confiance qui lui faisait apparemment défaut lorsqu'il était entré, timidement, dans le

bar. Il rayonnait de cette foi irraisonnée, cette certitude qu'offre la bêtise la plus abjecte. Il semblait même sourire dans un affront à l'humanité toute entière. Au-delà du massacre de dizaines d'innocents, c'est toutes les valeurs de la république et de la démocratie qu'il mettait en joue. Il foulait aux pieds le progrès de plusieurs siècles d'évolution, revenant aux temps obscurs où l'homme n'était pas encore un homme. Il était même devenu moins qu'un animal, une machine à tuer. Sans raisons. Ou pour de bien mauvaises.

Sébastien avait été le premier à réagir puisqu'il avait les yeux fixés sur le petit homme. Il avait

plongé sous leur table commune, s'en servant comme d'un bouclier et entraînant Libellule d'un seul mouvement un peu sec.

Sur le coup, elle n'avait pas compris mais sentait confusément que quelque chose d'anormal était en train de se produire. Elle entendait les détonations saccadées, les cris et les hurlements, tout le branle-bas de tables renversées, de corps qui tombaient sous les impacts ou qui essayaient de s'échapper de cet enfer soudain.

C'était une confusion totale. Cela ne dura pourtant pas une demi-minute.

Il y eut alors une accalmie. Sébastien savait très bien que le terroriste était en train de recharger son appareil de guerre. Il chuchota quelques mots à l'oreille de Libellule qui, vraiment affolée, ne put que hocher la tête sans bien comprendre.

Il allait profiter de cette courte accalmie - les meilleurs soldats sont capables de changer de chargeur en moins de cinq secondes, il misait sur la nervosité et l'état d'exaltation du fou de Dieu pour doubler le temps de répit - pour se faufiler derrière le bar et maîtriser par derrière le dangereux forcené. Il n'y avait pas d'autre solution, sinon tout le monde y passerait. Il

savait très bien que le jusqu'aboutiste, avant de se donner la mort, errerait dans la salle et achèverait les agonisants d'une balle dans la tête.

Il ne fallait pas réfléchir, il fallait agir, quitte à y perdre la vie. De toute façon, il n'avait aucune chance de s'en sortir vivant. Et même si... Il avait déjà vu trop de proches périr à ses côtés. Cette fois, ce serait celle de trop. Comment vivre avec ce poids si écrasant sur les épaules et dans le cœur ?

Tout en regardant vers le tireur qui, effectivement, s'acharnait sur son engin, il contourna le bar à quatre pattes en étant le plus discret possible. Il était à peu

près sûr que l'homme, trop occupé à enclencher le deuxième chargeur, ne l'avait pas remarqué.

Un cliquetis lui apprit que la machine à tuer était à nouveau opérationnelle et que le massacre allait recommencer. Et cela recommença par les trois ou quatre qui tentaient d'ouvrir la porte d'entrée du bar.

Dehors, on pouvait discerner un attroupement à distance raisonnable. Les coups de feu à répétition, le vacarme d'un champ de bataille dans un lieu si confiné avait alerté la curiosité des passants. Bientôt on entendrait les sirènes de police, mais il serait alors trop tard.

Le petit homme, bien campé sur ses deux jambes, régna sur le comptoir, maîtrisait parfaitement la situation. Il n'avait plus alors cet air timide de la bête traquée qu'il avait affiché en entrant. Au contraire, il était le prédateur qui se substituait à Dieu, en son nom.

Le terroriste tournait le dos à Sébastien et le vacarme infernal de l'engin de mort rendait tout le monde quasiment sourd, à commencer par le tueur.

Alors Sébastien se leva lentement, prit appui sur un dessert et d'un seul bond sauta sur les épaules de l'assassin sans foi ni loi. Ils basculèrent tout les deux par-dessus le comptoir. D'un geste sûr, Sébastien désarma

l'homme et le retint au sol en appuyant son genou droit sur la nuque du malfrat, tout en lui attrapant les deux bras qu'il fit se rejoindre dans son dos. A la cantonade, il demanda un lien. Un fil de recharge de Smartphone, du gros fil de cuisine, une prise électrique, n'importe quoi.

Dans la salle redevenue calme après la tempête, on agonisait, on se relevait, on tentait de se rassurer sur des blessures superficielles.

Dès que l'homme fut ligoté, Sébastien s'avança vers Libellule. Dieu merci, elle n'avait pas été touchée. Une chance, un vrai miracle. Elle était éclaboussée de

sang, mais elle n'avait mal qu'à son poignet droit, résultat de la brutale chute à terre qui lui valut certainement la vie.

Il n'y avait pas une minute à perdre. Les personnes valides devaient venir en aide aux autres. On s'organisa le plus rapidement possible tandis que, déjà, les sirènes des ambulances accompagnaient leurs gyrophares bleutés au dehors. Les secours avaient été plus rapides que la flicaille, peut-être les badauds avaient eu la présence d'esprit d'appeler d'abord le plus urgent.

On brisa les dernières vitres encore intactes pour permettre un passage plus aisé vers les véhicules de secours. Il en

viendrait dès lors des dizaines, s'alignant comme à une gare de taxis.

Dans l'urgence de la situation, les miraculeux rescapés offraient leurs bras pour aider les secouristes. Sébastien effectuait son quota de travail mais c'est surtout Libellule qui semblait transfigurée par l'exigence des contraintes. Après un court instant d'hébétude, elle avait repris ses esprits et se jetait dans la bataille des secours. Il ne fallait pas se poser de questions, se lamenter ou s'affaisser. Juste agir.

Elle ne bradait pas sa peine, déblayait les tables et les chaises renversées pour mieux permettre

un accès aux blessés. Elle ne rechignait pas à venir au secours des gémissants, réconfortant une vieille dame, soutenant un cadre supérieur, collaborant et assistant de son mieux le personnel ambulancier et les pompiers dépêchés au plus vite sur les lieux du drame.

Sébastien prenait parfois le temps d'une ou deux secondes dans cette cohue d'après attentat pour la regarder s'affairer au milieu du champ de bataille. Elle resplendissait en quelque sorte, se révélant à elle-même. En sueur, des mèches blondes se collaient à son front, son visage encore éclaboussé de sang, elle se donnait sans compter. Difficile

d'imaginer la créature superflue et égotiste de la veille sous les dehors de cette aide précieuse.

La métamorphose était spectaculaire. Sébastien le savait déjà mais cela confirmait toutes ses convictions : c'est dans les situations les plus extrêmes que se révèle la véritable nature de l'âme humaine.

Rares sont ceux qui parviennent à garder leur ligne de conduite. On découvre ainsi des pleutres sous des dehors de conquérant, de vrais boute-en-train soudain paralysés par la vue de l'horreur, des soit disant meneurs devenus de gentils toutous amorphes, incapables du moindre geste face à une catastrophe, la politesse de

certains devenant une fuite éperdue, le calme le plus placide se transformant en tempête déchainée. D'un autre côté, certains timides deviennent résolus et intrépides, des natures effacées s'enhardissent jusqu'à une pleine confiance en soi, quasiment un épanouissement. On rencontre des désabusés qui renaissent dans ces situations extrêmes, des caractères qu'on croyait immuables changer dans un claquement de doigts.

C'était le cas pour Libellule.

Elle avait rangé son ironie, sa dérision, ses moqueries et son individualisme conquérant derrière un don de soi réellement surprenant. Sébastien sourit à

cette idée que, peut-être, des circonstances imprévues allaient modifier durablement le caractère de la jeune femme qu'il aimait, à ce moment, encore davantage.

La scène du carnage se vidait de ses morts et ses blessés. Il ne restait plus qu'une salle désordonnée, traumatisée, un capharnaüm sans nom.

Libellule se retrouva soudain sans plus rien à faire. Et elle s'effondra sur une chaise encore debout. Sébastien vint aussitôt s'agenouiller devant elle. Il lui prit ses mains souillées du malheur de tous ces inconnus qu'elle avait aidé du mieux qu'elle avait pu. Elle était

secouée de sanglots qui la faisaient hoqueter comme une petite fille. Il prononça son prénom, tout doucement, comme pour calmer un malade en crise. Elle releva sa tête, le regardant intensément. Alors il vit dans ses yeux quelque chose de nouveau, entre compassion et sérénité. Ce même regard qu'il connaissait au vieillard du village de son enfance. Une force nouvelle s'emparait de tout son être. Il prononça doucement ces quelques mots :

- Je suis fier de toi.

Ses pleurs redoublèrent et elle jeta ses bras autour de son cou, l'amenant tout près d'elle. Ils se regardèrent comme seuls un

homme et une femme qui vont passer le reste de leurs jours ensemble peuvent se regarder. Ses sanglots s'atténuèrent, un sourire nouveau s'installa sur ses lèvres, moins sarcastique, plus généreux. Ce sourire deuxième génération qu'elle allait lui réserver désormais le privilège. Alors, leurs lèvres se touchèrent doucement, au ralenti et ils échangèrent un baiser de cinéma.

Mais ce n'était pas du cinéma.

Sébastien ferma les yeux. Une douceur bienfaitrice l'envahit à ce moment. Il vit, mieux qu'en rêve, ses deux sœurs entourant sa mère lui sourirent ensemble, lui donnant leur bénédiction. L'instant d'après, les yeux

toujours fermés, il vit les années à venir : leur union, des enfants courant autour d'eux qui leur ressemblaient, des amis faisant la fête lors de dates clés ou bien sans aucun prétexte, juste pour le plaisir d'être ensemble. Il vit une vie dédiée aux autres, la seule capable de vous rendre intensément heureux. Sans oublier l'amour.

Bien sûr, l'amour.

Appendice

Sébastien poussa la porte cochère d'une prestigieuse adresse située sur les Champs-Élysées. Le hall traversait toute la longueur de l'immeuble pour déboucher sur une cour intérieure où étaient rangées une Jaguar, une Porsche Cayenne et une grosse berline Mercedes. Une verrière digne des plus belles gares du XIXème siècle préservait de la petite bruine qui tombait sans discontinuer depuis le matin.

Il s'approcha d'une lourde porte en bois massif d'un noir ébène aux reflets scintillants. Sur la plaque en cuivre dorée le nom d'un prestigieux chirurgien plastique qui rajeunissait les minois des plus grandes stars mondiales, du moins le leur faisait-il croire à en constater les dégâts censés améliorer leurs traits qui s'évanouissaient avec les années.

A ses côtés les noms de trois sociétés aux noms clinquants : Space Forward, une agence proposant des séjours en orbite pour des weekends réservés à des milliardaires en mal de sensations fortes ; Global Marketing Inc, une société aux

objectifs énigmatiques, tournée vers l'événementiel, conférences et colloques en tous genres ; enfin le Chapeau de Félicie, un atelier de haute couture typiquement parisien, où des doigts de fées habillaient les mêmes clientes du fameux chirurgien.

Sébastien continua son inspection. Cinq autres portes donnaient sur de nouveaux pans de ce prestigieux immeuble où le prix foncier devait se calculer au centimètre carré pour ne pas affoler le commun des mortels. A chaque nouvelle enseigne cuivrée, on retrouvait toute l'excellence, le prestige et la renommée qui a fait de Paris la

capitale de la culture et du luxe mondial.

Au fond de la cour pavée de briques rougeâtres, il repéra une porte de service, sûrement l'entrée du personnel de nettoyage, des livreurs en tous genres et de toutes celles et ceux dont le salaire mensuel ne dépassait pas une simple note de restaurant des nantis qui, eux, utilisaient la clinquante entrée principale.

Il poussa la petite porte qui émit un petit gémissement métallique. Le couloir était faiblement éclairé et il faillit trébucher sur trois marches disposées là pour on ne sait quelle raison. Caprice d'architecte, sans doute. Enfin

une ouverture dans un renforcement de la galerie portait le nom qu'il cherchait désespérément depuis un bon quart d'heure.

Il frappa deux coups secs. Pas de réponse. Il actionna la clenche et la porte s'ouvrit sur une pièce basse de plafond. Sébastien savait que dans certains quartiers chics de Paris, on avait cloisonné de magnifiques appartements bourgeois pour en faire des logements (ou des bureaux plus probablement), multipliant ainsi le loyer global en en faisant baisser substantiellement le prix de chacun. Il était prêt à parier qu'on avait aussi gagné en verticalité en scindant les beaux

volumes (quatre ou cinq mètres de plafond) pour gagner un étage supplémentaire.

Une jeune femme bardée de piercings (sourcil, nez, lèvre, menton) et aux bras tatoués de dragons leva les yeux sur le visiteur. Elle devait occuper le poste avenant d'hôtesse d'accueil, mais aucun sourire, pas même commercial, ne détendait ses lèvres noircies savamment, tout comme le contour de ses yeux et certainement la coloration de ses cheveux, semblables aux ailes de corbeaux.

- Sébastien Mansuy. J'ai rendez-vous avec Dominique Lefranc.

Sans lui répondre, la jeune zombie appuya sur un interphone placé juste à côté d'elle et, d'une voix grave, épela le nom du visiteur. Le haut parleur grésilla un mot incompréhensible et le corbeau indiqua d'un bras frêle une porte située à gauche.

Sébastien entra dans un bureau qui ressemblait à s'y méprendre à une chambre d'adolescent. Un fatras de tous les diables jonchait le sol, des cartons à pizza s'entassaient dans un coin, les murs étaient tapissés d'affiches diverses, promettant des spectacles gratuits, le bureau n'était qu'un champ de bataille où des piles de documents, dossiers et feuilles de contrat

tentaient de recréer les immeubles de Manhattan. On trouvait de tout dans cette caverne d'Ali Baba : des toupies, des quilles de jongleur, des costumes de magicien, des robes de fées, une guitare et deux tambours de batterie. Quelques piles de t-shirts, des ballons gonflables, une sono en piteux état. C'était comme si un groupe de rock avait donné rendez-vous à une troupe de cirque. Dans un coin, un lecteur mp3 diffusait un vieil air de Nirvana.

Au milieu de ce savant désordre Sébastien ne repéra pas tout de suite son interlocuteur. Celui-ci était pourtant bien voyant : une perruque de cheveux rouge sang,

un nœud papillon démesuré, un tablier argenté et un pantalon où un ogre aurait pu entrer dans chaque jambe sans y être à l'étroit.

- Excuse l'accoutrement, l'ami. J'ai un spectacle qui débute dans moins d'une demi-heure à Pantin.

Il s'arrêta un instant, considérant Sébastien comme si c'était lui l'excentrique, puis ajouta en faisant deux pas vers lui :

- D'ailleurs, tu es motorisé ?

A chaque venue à Paris, Sébastien se gardait bien d'utiliser une voiture, qu'il délaissait même le plus souvent en province. Un trajet en TGV de moins de deux heures, puis métro

ou taxi, selon. Il fit non de la tête avec un air désolé.

- Pas grave, pas grave. Je vais m'arranger.

Il retourna vers son bureau, après avoir serré la main de Sébastien d'une drôle de façon : sa main droite dans la paume de son interlocuteur et la gauche prenant l'avant-bras d'un geste chaleureux. Tout juste s'il ne vous tapait pas sur l'épaule ou vous prenait dans ses bras. Il devait du reste le faire à des degrés d'intimité plus étroits.

- Bon, alors content de la prestation ?

Sébastien, revenu de ses surprises, s'éclaircit la voix et

avoua qu'en effet, tout s'était passé de la plus belle des façons.

Il s'assit sur un tabouret de cirque que lui indiquait le clown, un des responsables de l'agence.

- On n'a pas parlé d'argent. Vous... puis se rendant compte que son hôte l'avait tutoyé depuis le début de leur échange, tu m'as dit qu'on verrait ça plus tard, de ne pas m'inquiéter.

Le faux clown le regarda avec insistance, semblant découvrir Sébastien pour la première fois.

Ce n'était évidemment pas le cas.

Sébastien avait rencontré Milou, puisque c'était le seul qu'il lui

connaissait alors, trois semaines plus tôt.

Milou était l'associé de deux autres hurluberlus dans son genre. Leur agence de théâtre de rue proposait des divertissements inspirés du cirque pour n'importe quelle occasion. Ils remplissaient leur carnet de commande de divers mariages, anniversaires, bar-mitsva, inaugurations et autres événements festifs. C'était leur fond de commerce. Ils offraient aussi des spectacles pour les enfants défavorisés ou hospitalisés de longue durée. Rien qui ne les distinguait de leurs homologues en matière de divertissement. Mais cela était

leur routine. Ils avaient d'autres projets, plus ambitieux.

Ils s'étaient spécialisés dans des mises en scène très réalistes où l'équipement de forain et de gens du cirque n'avaient plus lieu d'être. Ces juteux contrats leur permettaient de faire vivre toute leur troupe dans des projets plus humanitaires. Pour résumer la situation : faire payer les riches pour offrir des sourires aux pauvres.

On faisait appel à eux pour mettre au point de fausses scènes, censées faire évoluer des mentalités ou, plus pragmatiquement, faire aboutir des contrats.

Ils étaient embauchés quelquefois par des studios de cinéma, mais surtout par des sociétés qui misaient sur l'affabulation et le conditionnement des médias. Des événements montés de toutes pièces pour épater la galerie, faire avancer un contrat dans le bon sens. On les sollicitait partout dans le monde. Mais la troupe avait une ligne de conduite, un code déontologique : hors de question de participer à un mouvement qui dénigrerait les droits de l'homme. Ainsi, ils avaient refusé plusieurs demandes émanant de dictateurs en mal de publicité, de magnats divers désirant redorer leur image, voire des manifestations plus détestables encore. Ils

avaient une éthique forte et entendaient la respecter au plus juste. Du reste, on commençait à le savoir et les mauvais esprits ne s'adressaient plus à eux.

Chaque mise en scène faisait l'objet d'une capture vidéo par une équipe la plus discrète possible. Cela leur servait de press-book, de publicité et garantie vis-à-vis de leurs nouveaux et futurs clients.

Il lui avait parlé de son projet.

Il n'était pas question de renverser l'opinion de centaines, voire de milliers de gens, mais essayer de faire changer d'avis une seule personne. Sébastien était prêt à casser sa tirelire,

remplie lors de son passage sous les ordres de Peccadilli. Cet argent lui était devenu détestable aujourd'hui, car obtenu par de mauvaises manières, le témoin d'une partie de sa vie dont il n'était pas fier. Il le souillait et il désirait s'en débarrasser. L'utiliser pour le bien laverait son origine nauséabonde.

L'homme avait hoché la tête.

La demande sortait un peu de l'ordinaire et demandait une grosse infrastructure.

D'abord, trouver une salle pour en faire un café. Le mieux était, bien sûr, de louer pour la journée un établissement déjà existant et connu.

Ensuite, engager du personnel : la troupe ne suffirait pas à remplir le troquet, sans compter l'important travail de logistique que cela demandait.

Faire appel à un artificier et équiper chaque acteur, chaque figurant, pour faire croire à une fusillade.

Enfin engager voitures de pompiers et ambulances pour évacuer les faux blessés.

Et, bien entendu, donner un bon coup de balai dans l'établissement avant de réaménager entièrement le café qui aurait été, bien entendu, complètement meublé de fausses consommations et mobilier,

destiné à être anéanti dans la
confusion d'un acte terroriste.

